

Sommaire

Science-Fiction

Bernard BECKETT : *Genesis* chroniqué par Noé Gaillard 3

Science-Fiction

Eoin COLFIER : *Encore une chose. Le sixième volume de la trilogie.*
chroniqué par Eric Vial 4

Conjecture rationnelle

Jérôme DUMOULIN : *Divagations sur la fin des temps*
chroniqué par Jean-Jacques Régnier 5

Jeunesse

Andreas ESCHBACH : *Copie parfaite* chroniqué par Noé Gaillard 6

Science-Fiction

Michel JEURY : *may le monde* chroniqué par Noé Gaillard 7

Fantastique

Stephen KING : *Juste avant le Crépuscule* chroniqué par Philippe Paygnard 9

Anticipation & Littérature générale

Blandine LE CALLET : *La Ballade de Lila K* chroniqué par Eric Vial 10

Fantasy

Christian LÉOURIER : *Le Puits des âmes* chroniqué par Noé Gaillard 12

Science-Fiction

James LOVEGROVE : *Royaume-Désuni* chroniqué par Noé Gaillard 13

Fantasy

Xavier MAUMÉJEAN : *Rosée de Feu* chroniqué par Noé Gaillard 14

Science-Fiction

Loris MURAIL : *Nuigrave* chroniqué par Pascal J. Thomas 15

Essai

Jeff PRUCHER : *Brave New Words, the Oxford Dictionary of Science Fiction*
chroniqué par Jean-Jacques Régnier 17

Essai

Anthony ROWLEY & Fabrice d'ALMEIDA : *Et si on refaisait l'histoire ?*
chroniqué par Eric Vial 19

Science-Fiction

Robert J. SAWYER : *Veille* chroniqué par Noé Gaillard 21

Science-Fiction

Arkadi & Boris STROUGATSKI : *L'Île habitée* chroniqué par Eric Vial 22

Jeunesse

Scott WESTERFELD : *Léviathan* chroniqué par Eric Vial 24

Science-Fiction

Tad WILLIAMS : *Autremonde 7 : Le Chant des spectres*
chroniqué par Philippe Paygnard 27

Science-Fiction

Asimov's Science Fiction, July 2010
revue chroniquée par Pascal J. Thomas 28

Science-Fiction

Bifrost n° 59 (J. G. Ballard) revue chroniquée par Pascal J. Thomas 29

Science-Fiction

Dimension Suisse anthologie chroniquée par Pascal J. Thomas 30

Editorial

Les pieds au ciel

L'été est la saison des lectures inutiles et inurgentes (ce mot n'existe pas ; je prends le risque de l'inventer). Au cours de l'été dernier, donc, je me suis plongé dans le pavé de Sylvia Nasar, *A Beautiful Mind*¹, sur la vie de John Nash. Vous avez pu en entendre parler par le biais du film qui en a été tiré il y a quelques années : Russell Crowe y tenait le rôle principal (et le sujet du film, se promenant sur son territoire de chasse du campus de Princeton, promu un temps lieu de tournage, y fut entendu grommeler qu'on aurait bien pu choisir un acteur qui lui aurait ressemblé un peu plus — je tiens ce détail d'un ami fanico-scientifique américain).

John Nash est connu des mathématiciens pour les intuitions fulgurantes qui lui permirent de résoudre deux ou trois problèmes majeurs dans les années 1950, des économistes pour ses contributions en théorie des jeux (qui lui valurent un tardif prix Nobel), et des psychiatres pour son basculement dans une profonde schizophrénie, et sa surprenante guérison au bout d'une trentaine d'années de maladie. Le livre, mené comme une enquête qui ne laisse de côté aucun aspect de la vie de Nash (jusqu'aux plus sordides, comme sa sexualité assez compliquée), m'a fasciné. D'autant plus que, comme j'exerce le métier de mathématicien, nombre des témoins qui sont cités sont des gens que je connais, par leurs livres et leurs théorèmes, par leurs cours et leurs exposés, et parfois même, par des

conversations autour d'un café, dans un congrès. Mais j'ai pu constater à la dernière convention nationale de SF (Grenoble, fin août 2010) que la vie de Nash fascinait aussi plus d'un fan.

Sans doute parce qu'il reste encore quelques personnes qui entendent le mot « science » dans « science fiction ». Et peut-être parce que les mathématiciens, dans leur quête de construction abstraite, partagent avec notre domaine de prédilection le fait de ne pas avoir précisément les pieds sur terre. Dans le cas de Nash, le lien est plus direct : il était, notoirement, un lecteur de SF, au point de sa future épouse, Alicia (qui jouera un rôle-clé de soutien tout au long des années noires de sa vie) avait, quand elle était encore étudiante, pris un emploi à la bibliothèque du MIT et s'était mise à lire des romans de SF dans la section idoine, alors qu'elle n'avait pas le moindre intérêt pour le genre, à seule fin d'avoir un prétexte pour approcher l'homme dont elle était déjà amoureuse. Il m'est arrivé, trente ans plus tard, de passer fréquemment au MIT pour faire usage de l'admirable bibliothèque de la MITSFS, sans me rendre compte de ce prestigieux précédent.

Plus tard, au début des années 1960, quand Nash se mit à écouter trop attentivement ces voix intérieures qui lui communiquaient aussi ses intuitions mathématiques, il affirma être capable de décoder les messages que les extra-terrestres lui adressaient personnellement via les articles du *New York Times*. On pourra en tirer de sombres conclusions sur l'effet de la SF, ou des mathématiques, sur l'hygiène mentale. Mais la suite de l'histoire suggère que l'on peut guérir. De la schizophrénie. Et peut-être des maths. Pour la SF, je ne sais pas, mais pour le moment, je ne me soigne pas.

—Pascal J. Thomas

1. Traduit en français comme *Un cerveau d'exception. De La Schizophrénie Au Nobel, la vie singulière de John Forbes Nash*, Calmann-Lévy, 2002.

A nos lecteurs

Il y a quelques années, la NASA avait adopté pour nouvelle règle de fonctionnement le « faster, better, cheaper ». Comme on aimerait que *KWS* suive les mêmes recommandations. Las, les trous noirs de mon année dus au travail et autres engagements ne sont pas près de s'éclaircir. Ce numéro de *KWS* n'est donc pas *cheaper* — le prix de l'abonnement est inchangé, le nombre de pages plutôt en baisse, il n'est pas *better* — la formule est la même, et pour la qualité, à vous de juger, et il n'est *faster* que dans le sens où, après une longue léthargie, je sors précipitamment un paquet de chroniques que j'avais en inventaire. Une consolation, toutefois : il m'en reste en stock, ce qui devrait hâter la sortie du prochain numéro.

—Pascal J. Thomas

KWS

ISSN : 1767-0551
dépôt légal à parution

Abonnements : 10 Euros pour 5 n°s
Chèques à l'ordre de
Pascal J. Thomas,
7 rue des Saules,
31400 Toulouse, France
pthomas@cict.fr

Les numéros 1 à 63 sont
consultables sur le Web :
<http://www.quarante-deux.org>
(rubrique KWS).

Science Fiction

Bernard BECKETT *Genesis* (Genesis)

Gallimard, « Jeunesse », 2010,
230 p., 5,60 €

La couverture — mieux sans doute que la 4e de couverture, pour une fois — vous en dira beaucoup plus sur le roman². On y voit deux têtes de singes dont les yeux sont barrés par une bande blanche comme pour en garantir l'anonymat.

Résumé succinct : la jeune Anaximandre, aidée par son mentor Périclès, passe devant trois examinateurs l'épreuve pour entrer à l'Académie. C'est dire qu'elle doit présenter sa vision de l'histoire de la société dans laquelle elle vit à travers une analyse de son fondateur Adam. Le dit fondateur ayant fait preuve d'« humanité » en sauvant une jeune femme, alors que le bien commun exigeait que cette jeune femme périsse. Anaximandre évoque avec une tendresse bienveillante la vie d'Adam et certaines de ses journées de prison qui fondent sa société. Notamment celles où il s'oppose à Art, une machine qui se prétend porteuse de conscience.

La couverture vous a éclairés — un peu trop à mon goût et mal — pour orienter votre réflexion ou votre lecture dans une variante *Planète des singes*. Je pense qu'il s'agit d'une orientation un peu dépourvue d'intérêt — sauf à la considérer comme un argument de vente. Il me semble que la discussion autour de la conscience de soi et de l'autre, l'analyse de ce que peut et doit être une idée est ici plus importante qu'autre chose, et la révélation finale est de peu d'intérêt au regard des discussions et de l'approche de l'humain qui la précèdent. Un ouvrage intéressant que les noms grecs donnés aux personnages

². Parution originale en 2006, traduit de l'anglais (néo-zélandais) par Laetitia Devaux en 2009.

inciteraient à proposer en lecture précédant une préparation à une partie de la philosophie... ou à un débat sur la conscience de soi et/ou la surveillance et le contrôle des personnes.

En tout cas un bon petit livre pour parler de notre monde et tenter de le déchiffrer avant qu'il ne nous ait complètement chiffrés.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Eoin COLFIER
H2G2 Encore une chose. Le sixième volume de la trilogie (And Another Thing)

Denoël, « Lunes d'Encre », février 2010, 354 p., 19 €

On prend les mêmes et on recommence, sous le signe permanent du n'importe-quoi-réjouissant, avec Arthur et Alea Dent, la mère de cette dernière, Ford Perfect, Zaphod Beeblebrox, la seconde tête de ce dernier, détachée désormais, des Vogons bureaucrates et destructeurs de planètes bien entendu, le nombre 42 passant par là par inadvertance et sans rapport avec quoi que ce soit d'autre dans le récit, les constructeurs de planètes habituels et au moins deux allusions au hanneton glouton de Tron (sans allusion à un ministre de l'actuel — été 2010 — déplorable et apparemment éphémère gouvernement français, pour des raisons d'antériorité de la planète dans la notoriété et de faiblesse de cette même notoriété en ce qui concerne le ministre). Plus une platée de réalités virtuelles pour bien commencer les choses, et une forte dose de *fantasy* vaguement rationalisée (si l'on ose dire), Asgard et Thor, et le marteau de celui-ci, avec quelques incidents sur Bifrost, non pas la revue mais le pont d'arc-en-ciel (et de ferraille et

de béton, restons sérieux) menant au premier pour y trouver le deuxième buvant de la bière dans un quelconque tripot, ceci étant nécessaire pour en arriver un duel presque final opposant le dit deuxième aidé du troisième, son instrument préféré, aux Vogons déjà cités plus haut. Plus de quoi faire dire à un personnage, peu de temps après un énième rebondissement, qu'il a « l'impression que ça fait une éternité qu'on n'a pas affronté des situations impossibles sans chance raisonnable de s'en sortir. »

Bref on est en pays de connaissance, ce qui est un des ressorts du plaisir de la lecture dans toute production sérielle si l'on en croit Umberto Eco. Tant mieux pour le lecteur, d'autant que le roman vient compléter un volume trois fois plus épais, et à peine plus de 50 % plus cher, réunissant les cinq romans (plus une nouvelle) dus à Douglas Adams d'*H2G2*, anciennement *Guide du voyageur galactique*, plus anciennement encore *Guide du routard galactique* avant qu'une maison aux productions par ailleurs tout à fait estimables ne manifeste une ouverture d'esprit proche de l'ahurissant. Tant pis pour le lecteur aussi, s'il ne retrouve pas tout à fait les tomes précédents, dans le rythme des paragraphes, l'irruption renforcée de dialogues ou l'arrivée de fiches en italiques, supposées extraites bien entendu du guide éponyme. Sans parler de faiblesses de fond, qui n'existent peut-être que dans l'imagination du même lecteur, où elles sont nées du fait qu'après le décès d'Adams en 2001, un autre, bon fournisseur des collections « jeunesse » de Gallimard pour ce qui est des traductions de ses œuvres en français, qui a repris le flambeau³. L'imagination et les zygomatiques d'autres lecteurs pourront en revanche être stimulés par le souvenir des épisodes antérieurs. Bref, il y a gros à parier que, côté hilarité, on soit au moins partiellement en plein effet-placebo, dans un sens ou dans un autre. Et la mise en

3. Profitons de l'occasion pour signaler que le présent ouvrage est traduit de l'anglais (Irlande) par Michel Pagel.

place scientifique d'un protocole expérimental supposant un lecteur, amateur de SF mais qui n'aurait jamais lu Adams se heurte à au moins un obstacle technique, le moindre étant sans doute que le présent volume suppose tout de même un minimum de familiarité avec les personnages principaux, n'ayant pas tout à fait été écrit pour fonctionner de manière absolument indépendante.

A chacun donc de savoir comment il fonctionne, s'il est prêt à marcher et à s'esbaudir comme devant l'original, ou au contraire à crier au charbon, à la séquelle, à la contrefaçon etc. Il est probable que le volume ne vaut pas tout à fait cet excès d'honneur, mais certainement pas, non plus, cette indignité. Et qu'au bout du compte mieux vaut le prendre pour ce qu'il est : une occasion de passer un fort bon moment. Ce qui n'est tout de même pas rien par les temps qui courent.

—Éric Vial

Conjecture rationnelle

Jérôme DUMOULIN
***Divagations sur la fin
des temps***

Grasset, août 2010, 178 p.,
12,90 €

Voilà un ouvrage de « conjecture rationnelle ». Qui plus est, et bien que la chose n'apparaisse que progressivement, il s'agit de fiction. Et pourtant, il lui manque un élément pour correspondre à la définition classique donnée de la science-fiction par Pierre Versins : le romanesque.

De quoi s'agit-il, en effet ? Eh bien, au premier abord, on ne sait vraiment. L'ouvrage est structuré en 16 chapitres, regroupés en quatre parties. Chacun de ces chapitres, portant un titre en latin, présente ce qu'on pourrait appeler

rapidement un phénomène naturel extraordinaire. Ces phénomènes touchent respectivement, pour chacune des parties, d'abord les quatre éléments, ensuite la faune et la flore, puis les astres, et enfin les sens de l'homme.

Pour donner un exemple, le deuxième des cataclysmes du chapitre « Des quatre éléments » est traité dans une section titrée : *Cavus absolutus*. Ce chapitre décrit de nombreux exemples d'effondrements soudains de portions de sol dans des trous circulaires de taille variable, mais pouvant aller jusqu'à une dizaine de mètres de diamètre et une centaine de profondeur. Ces phénomènes sont connus, fréquents dans les reliefs karstiques, appelés en anglais *sinkhole collapses*, et ils sont à l'origine, par exemple, des dolines. Jusqu'à maintenant, si j'ose dire, tout va bien. Mais le chapitre se termine par une annonce inquiétante : la fréquence de ces incidents telluriques irait croissant, ainsi que leur importance, faisant craindre des engloutissements aussi soudains que catastrophiques. Les hypothèses les plus diverses fleurissent quant à l'origine de ces phénomènes : bouffées gravitationnelles paroxystiques, essaims de micro-trous noirs infinitésimaux, j'en passe. J'ajoute qu'un trou s'est ainsi formé brutalement au beau milieu de la bourgade de Schmalkalden, en Allemagne, et ce le premier novembre dernier, donc après la parution de ce livre.

Autre exemple, au chapitre « De la faune et de la flore », la section *Fera Umbellifera*, où l'on apprend qu'une ombellifère géante, découverte au XIXe siècle dans le Caucase, a progressivement développé des propriétés urticantes gravissimes pouvant mener à la mort, et en tout cas à de graves lésions. Le phénomène devient rapidement planétaire avec la prolifération de cette plante. Ou bien, au chapitre « Des sens de l'homme », la section *Muscae Volitantes* qui décrit des sortes de phosphènes, taches de la vision, symptômes de myodésopsie, qui se mettent à frapper de plus en plus gravement les habitants de

Hollywood. Au chapitre « Des astres », la section *Tectus terrae motus* décrit les micro-séismes stridents, que les Japonais nomment *piri-piri*, qui ont porté un coup mortel à la vieille industrie du cristal en Europe et qui font pondre aux poules des œufs minuscules.

Tout le livre balance ainsi entre le réel, le vraisemblable et l'extrapolation. Ça ne vous rappelle pas quelque chose ? Il cite d'ailleurs explicitement des romans de SF, par exemple *Le Jour des Triffides* de John Wyndham.

Ce qui ajoute au côté singulier de la chose, c'est que ces phénomènes semblent mutuellement exclusifs les uns des autres : ce dont il est question dans une rubrique n'a aucun lien ni retentissement avec ce qui peut de passer dans les quinze autres, et l'irruption d'acouphènes figuratifs est par exemple totalement indépendante de la croissance subite des lézards de Croatie.

Il n'y a pas d'intrigue, ou très ténue, mais en tout cas répétitive : la découverte progressive de l'irruption du cataclysme et la description de ses méfaits croissants, à grands coups de citations tirées des meilleurs revues scientifiques. Le pire, c'est qu'on en reste là : la menace plane toujours à la fin de chacune des sections.

Ce qui est enfin très étonnant, c'est le statut de ces fictions : comme en science-fiction, leurs éléments constitutifs sont présentés comme vraisemblables ; mais la présentation exclut que l'on se trouve dans une fiction et tout se passe alors comme si tout cela se passait réellement, comme si les vagues géantes se multipliaient à travers les océans, comme si le ralentissement de la vitesse orbitale de Jupiter allait libérer les milliers d'astéroïdes jusqu'alors coincés aux points de Lagrange de la planète, comme si les émeus de la San Geronimo Valley allaient revenir à la Préhistoire, comme si des nuages déments pouvaient phagocyter des avions. Pourtant, l'auteur écrit (p. 77) que la commission de Bruxelles a été impressionnée par les « vrais » chiffres et,

pour que nul n'en ignore, le mot est en italiques !

On dit que certains chroniqueurs de cet ouvrage s'y sont laissé prendre et ont cru à la véracité de ces histoires... Mais, qui sait ?

—Jean-Jacques Régnier

Jeunesse

Andreas ESCHBACH

Copie Parfaite
(Perfect Copy)

Pocket, « Jeunesse », août 2010,
180 p., 12,50 €

Wolfgang Wedeberg est promis, selon son père, médecin réputé, à un bel avenir de violoncelliste. Mais au fond de lui, il sait bien qu'il ne sera jamais ce qu'attend son père, dont la carrière de chef d'orchestre a été contrariée. Dans le même temps, l'actualité autour de lui ne parle que de clonage. Heureusement il bénéficie de l'aide d'une jeune fille qui s'intéresse à lui, et est l'objet d'une enquête menée par un journaliste sérieux. Wolfgang découvre dans la table de nuit de sa mère une photo de lui avec un homme qu'il ne connaît pas. Sa petite amie le pousse à vérifier s'il est un génie ou un bon exécutant au violoncelle. Le maestro qu'il rencontre le prend d'abord pour un autre. Inutile je suppose que je vous raconte la suite, vous avez presque tout deviné...

La première question que me pose ce livre est la suivante : pourquoi publier huit ans après un roman moyen⁴ dont le thème est loin de l'actualité scientifique et donc de l'actualité littéraire ? Et de plus dans un français un peu heurté... Bon, le clone et le virtuose ados, ce n'est plus très nouveau, cela ne veut pas dire que cela

4. Sous une couverture un peu terne — Noir & Blanc plus le nom de l'auteur en bleu — à l'heure où certains livres flamboient.

manque d'intérêt. Les deux thèmes sont correctement traités, sans surprise et sans grande originalité, mais la révolte de Wolfgang et son personnage d'ado écrasé par une famille triste sont à mon sens assez réussis, tout comme les rapports avec la petite amie.

Un livre à glisser insidieusement sur le parcours d'un jeune lecteur — ne pas l'imposer ou le recommander — en attendant qu'il s'y intéresse de lui-même.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Michel JEURY
may le monde

Robert Laffont, « Ailleurs et Demain », septembre 2010, 408 p., 22 €

« Nommer, non rien n'est nommable, dire, non, rien n'est dicible, alors quoi, je ne sais pas, il ne fallait pas commencer. » Samuel Becket (*Textes pour rien*, XI) en exergue de « Dedans » nouvelle de Daniel Drode in *Surface de la Planète*, Ailleurs & Demain classique, éditions Robert Laffont, 1976.

Ce livre marquerait bien une sorte de rentrée littéraire en matière de SF. Aussi attendu par les amateurs éclairés qu'un Houellebecq par les autres. Et peut-être pas si surprenant que cela si l'on considère les rééditions qui l'ont précédé (chez Les moutons électriques et Bragelonne⁵).

Bref et partiel résumé. On relèvera trois histoires concomitantes mais ne se déroulant pas nécessairement dans le même univers-monde, œuf-monde ou monde candide (le meilleur des mondes

possibles ?). Un résistant à l'oppression poursuivi et associé à une jeune femme. Une ex-infirmière qui se cherche et fuit ceux qui ne veulent pas qu'elle se réfugie dans un autre monde. May (ou Mai, ou Mais) et sa maladie en rémission ou en phase terminale et son petit monde exmagique envahi par des « soignants » à la poursuite d'une panthère. Et tout cela sous le signe du Docteur Philip H. Goldberg et celui plus manifeste du changement (le verbe changer est même dans la dédicace).

Manifestement une idée forte de l'auteur puisque dans *Utopies 75* (« Ailleurs & Demain », éditions Robert Laffont), on trouve « La fête du changement » (à côté de trois récits signés Curval, Renard et Andrevon)⁶. Dans ce texte, par endroit un peu trop explicatif, on trouve une approche du changement alors que dans *may le monde*⁷, le changement est considéré comme « connu ». Le changement, petit rappel :

« On ne peut définir le changement, ni l'expliquer. Et à peine le décrire. C'est la réalisation, permise et voulue par la société, d'un très profond désir qui existe en chaque être. Et chacun doit chercher ce désir en lui-même pour le connaître... Nul en tout cas, ne peut assouvir seul cette faim. C'est la formidable pression d'un énorme consensus social qui rend possible le changement. Toute tentative pour élucider plus profondément le phénomène serait abusive et imprudente. » in *Utopies 75*, p. 33.

« On change toujours seul » (ibid.)

« Lorsque s'annonce le processus du changement, l'être promis à un nouveau destin traverse une sorte de crise cyclothymique. Les périodes d'exaltation, de puissance et de joie succèdent aux périodes d'abattement, de lassitude et d'indifférence suivant un rythme régulier. » (p. 41).

5. « La plus foutue chite merde de l'éternité » in *Le cinquième Horizon*, où les personnages parlent un langage proche de celui de May. Nouvelle inédite in *Escapes en utopie*, TSF 011, Bragelonne septembre 2010.

6. Le texte sera repris dans le *Livre d'Or* de Michel Jeury (Pocket).

7. Il n'y a pas de majuscule dans le titre.

« Le changement n'est pénible que si l'on résiste au processus. »

« Au début ça se traduisait par des trous de mémoire vertigineux. »

« Changer c'est devenir » (p. 58).

« Le changement est le meilleur remède à tous les maux du corps et de l'âme. » (p. 70).

« Le changement n'est pas une fin en soi. » (p. 72).

On notera que ce Changement s'effectue, dans les deux œuvres, dans le cadre du Lien... Le grand lien qui unirait tout le monde. Dans tous les cas, il me semble qu'on peut le considérer comme « l'évolution » d'un individu, son épanouissement, sa plénitude. (« Darwin, un célèbre savant du XIXe siècle qui a découvert la sélection ou le changement. » p. 29 in *may le monde*).

Vous avez compris que nous sommes en présence d'un grand roman jeuryen avec ses thèmes, ses désirs et surtout ses envies de se faire plaisir sans nous ennuyer. Et le roman met en pratique. Ça change tout le temps. Ça saute d'un temps, d'un monde à un autre sans crier gare. Au lecteur de convertir son mode de lecture. Nous ne sommes plus dans une structure narrative classique, un flot nous emporte et nous ballote au gré de l'auteur. Jeury est ici au mieux de son art d'écrivain, capable à la fois de nous faire rêver et de réveiller en nous les échos de ce qui nous constitue.

Ces millions d'infos enregistrées sans que nous y prenions garde. Ces échos qui nous font interpréter les écrits à notre façon et souvent changer. Si on peut estimer qu'il existe au moins trois sortes d'écrivains et/ou de lecteurs : ceux qui s'attachent à l'histoire (bouillonnement d'aventures, rebondissements en continu), ceux qui s'attachent au style (récits plats et banals dans une langue parfaitement maîtrisée), ceux qui s'attachent aux deux (je laisse à chacun le soin de glisser les noms des auteurs dans les parenthèses correspondantes, je ne voudrais me faire plus d'ennemis que j'en ai), Jeury fait pour moi partie de cette dernière

catégorie. Et il se permet ici ce que peu ont osé (voir la préface de Gérard Klein à *Surface de la Planète*) : il invente une langue. Une langue qui, à mon humble avis, n'a rien d'artificiel et qui est facile à comprendre exactement comme celle que Daniel Drode invente pour son roman. Celle de Michel Jeury me fait penser à de l'espéranto : « Sauf que les tzars s'étaient billé les finges dans l'œil » (p. 231). On comprend directement même sans se rappeler qu'en anglais finger signifie doigt. Dans d'autres cas la compréhension vient de notre connaissance de notre propre langue : « Ils rient ensemble comme des droms changés en chams » p. 69 . On aura reconnu « Rire comme un bossu » et puisqu'ils sont deux, un chameau à deux bosses. Si vous voulez saisir le procédé de Jeury, reportez vous à la page 177 de *may le monde* vous y trouverez aussi une belle contrepèterie (et je suis sûr qu'il y en a d'autres) : « Elle fait contre grosse pête bonne bine ». Et Jeury, en authentique créateur n'abuse pas de sa trouvaille. Il n'en fait pas un procédé (sauf pour le plaisir de jurer éprouvé par may qui ne s'en prive pas, c'est de son âge : « bordel de chite! »). Et cela lui permet de se faire plaisir à travers quelques allusions fines (merci de rectifier si je fais erreur). Ainsi « Mon Spic bleu » p. 77 nous renvoie au stylo à bille de marque Bic puisque son créateur le Baron Bic courut de nombreuses régates... Allusions nombreuses et pas nécessairement soutenues par la langue inventée. J'ai noté un « Willard Berwer général des fourmis » p. 84. Un « Léo » (Lion) Marc (évangéliste) « des cornes de Slan » p. 201. Un « Son ventre et ses aines dessinent une exquise carte de l'Inde, au triangle brodé de soie noire » p. 201 qui me renvoie à la chanson de G. Béart « Chandernagor ». Je n'ai pas tout repéré mais je suis persuadé que chaque lecteur peut aussi y trouver son compte de références.

Comment vous n'avez pas vu le rapport avec *Surface de la Planète* ? Pardon, j'ai

oublié de vous donner trois citations. Les voici :

« ...ia pas de courbure de la surface, ia pas d'antipodes, ecce terra... » (p. 35).

« ... l'idée sacrédité de l'immobilité » (p. 37).

« Il ne sut en dire plus, car les termes appropriés manquaient et les autres taisaient l'idée. » (p. 40). Cette dernière sert en évidence à montrer l'importance du langage. Un langage où l'on aura reconnu une double ou duelle locution latine et un superbe mot valise.

« Ainsi se manifeste de Daniel Drode à Michel Jeury, l'extraordinaire capacité de la Science-fiction à assimiler les formes et les sujets du monde présent et à devenir l'un des courants les plus significatifs de la littérature du XXe siècle. (...) A ce niveau, la science fiction libère le langage et le récit parce qu'elle se donne pour fiction, mais elle s'établit en même temps comme pertinente à l'expérience de la réalité parce qu'elle ne néglige pas, aristocratement, d'en rendre compte. » (Gérard Klein, préface à *Surface de la Planète*, Robert Laffont, 1976)

Qu'ajouter à cette dernière citation ? Qu'il faudra trouver de bons traducteurs pour exporter ce dernier roman (de SF, voir sa préface testament) de Michel Jeury et surtout que vous vous devez de lire ce roman et de replonger dans l'univers jeuryen...

—Noé Gaillard

Fantastique

Stephen KING

***Juste avant le
crépuscule***

(Just After Sunset)

Albin Michel, mars 2010, 412 p.,
22 €

King qui, abandonnant provisoirement les romans-fleuves qui constituent sa marque de fabrique, offre à lire une douzaine de nouvelles inédites dans ce recueil. Publié en 2008 aux États-Unis, ce livre est, comme l'explique King dans son introduction, la conséquence directe de sa participation, en tant que directeur littéraire invité, à l'édition 2007 de *The Best American Short Stories* d'Houghton Mifflin Harcourt. Après avoir lu des dizaines de nouvelles écrites par les maîtres du genre (T.C. Boyle, Richard Russo, Jim Shepard, William Gay et autres), Stephen King a retrouvé l'envie d'écrire des textes courts comme ceux qu'il signait dans ses jeunes années pour diverses revues. Ce sont ces nouvelles qui, d'une part, apportèrent un inestimable complément de revenus au jeune couple d'enseignants qu'étaient alors Stephen et Tabitha King, et qui, d'autre part, permirent l'éclosion du plus célèbre des Bestsellaurus Rex.

Douze des treize textes proposés dans *Juste avant le crépuscule* appartiennent ainsi à cette nouvelle génération de récits courts, seul « Un chat d'enfer » date du siècle dernier. En effet, ce récit fut, à l'origine, publié dans les pages du magazine de charme *Cavalier* de juin 1977 (et en France, dans une traduction de Mélanie Fazi, dans le numéro 11/12 de la revue *Ténèbres* en 2000). Véritable hommage à Edgar Allan Poe, cette nouvelle met en scène un vieil homme qui engage un tueur à gages pour le débarrasser d'un chat noir maléfique et meurtrier. D'une certaine manière, elle constitue un point de repère permettant d'apprécier l'évolution du style de Stephen King.

Ce n'est pourtant pas « Un chat d'enfer » qui ouvre ce recueil, mais « Willa », la première nouvelle marquant la renaissance de Stephen King nouvelliste. Petite histoire de revenants plutôt sympathique, « Willa » n'est pas le texte le plus fort de ce livre, mais il permet d'apprécier les inestimables efforts de concision faits par King. Des efforts

Juste avant le crépuscule marque un véritable retour aux sources pour Stephen

immédiatement suivis par un certain relâchement puisque la seconde nouvelle, intitulée « La fille au pain d'épice », court sur quelque soixante pages découpées en douze chapitres. Par sa construction, elle ressemble furieusement au synopsis d'un de ces romans-fleuves que Stephen King aurait pu écrire sans peine et on a l'impression qu'il fait de son mieux pour contenir l'impétueux flot de son écriture dans le cadre trop étroit de cette nouvelle.

Fort heureusement, après de ce démarrage quelque peu laborieux, *Juste avant le crépuscule* prend son rythme de croisière pour atteindre le summum avec « N. ». Cette longue nouvelle, pour partie épistolaire, entraîne le lecteur aux portes de la folie dans la droite ligne des nouvelles d'Howard Phillips Lovecraft ou du *Grand dieu Pan*, roman écrit en 1894 par le Britannique Arthur Machen, une filiation totalement assumée par Stephen King. La sombre ambiance et la qualité narrative de cette nouvelle ont séduit le scénariste de télévision et de bandes dessinées Marc Guggenheim. Inspiré par le texte de King, celui-ci, avec l'aide du dessinateur Alex Maleev, en livre ainsi une version graphique en quatre épisodes publiés (par Marvel Comics) en 2010.

Alternant ensuite le bon et le meilleur, entre le vibrant hommage aux victimes du 11 septembre 2001 de « Laissés pour compte », la fin du monde vue par le petit bout de la lorgnette de « Fête de diplôme » ou ce « *New York Times* à prix spécial » digne de la *Twilight Zone*, Stephen King offre une variété de textes et de thèmes qui ne peuvent que séduire le lecteur fidèle comme le flâneur. Et lorsque le personnage d'une des nouvelles, « Aire de repos » n'est autre qu'un enseignant qui écrit sous pseudonyme, c'est avec une certaine jubilation qu'on suit cette variation sur le thème bien connu de l'auteur et son double que King a développé dans son roman *La Part des ténèbres* et, dans la vraie vie, avec son alter ego Richard Bachman.

Juste avant le crépuscule apparaît finalement comme un recueil de nouvelles

intéressant par sa diversité et par sa variété. Même si je dois avouer préférer le King romancier, y compris lorsqu'il se laisse parfois aller à certains délayages ou à certaines facilités, la plupart des textes proposés ici valent le détour et permettent de découvrir, en un seul ouvrage, toutes les facettes du talent de conteur de ce romancier et nouvelliste incontournable qu'est Stephen King.

—Philippe Paygnard

Anticipation et littérature générale

Blandine LE CALLET
La Ballade de Lila K

Stock, mai 2010, 396 p., 21,50 €

Rien, en apparence, ne vient désigner ce roman pour un compte-rendu dans KWS. Pas même une 4e de couverture qui a l'appréciable vertu de nous épargner les dénégations rituelles en littérature générale, ces proclamations pseudo-magritiennes affirmant que « ceci n'est pas de la science-fiction » qui trop souvent font conclure que c'en est, mais de la fort mauvaise. Un détail science-fictionnel est bien présent, mais bien malin qui devinera à ce stade que le « chat multicolore » est un produit de manipulations génétiques. Et parler *in fine* d'un « livre qui s'interroge sur les évolutions et possibles dérives de notre société » peut mettre la puce à l'oreille, mais ne mange guère de pain et pourrait s'appliquer à un quelconque roman situé dans un cadre résolument contemporain, s'il n'est point trop radicalement nombriliste (et même...). On peut déjà considérer tout ceci comme un bon point. Parce qu'effectivement, cela se passe dans le futur.

Par ailleurs, même si ce n'est pas tout à fait le sujet ici, et si je ne vois guère quelle pertinence et *a fortiori* quel intérêt pourrait avoir mon opinion sur la

question, il semble que du point de vue de la littérature générale, ce roman est une réussite, au moins relative. Que la voix de la narratrice accroche le lecteur, que l'écriture soit de qualité sans pour autant dévorer la narration. Et l'impression subjective et confirmée par d'autres, exposées sur internet, point trop publicitaires, et positives. Chez des gens que l'aspect SF laisse froid, pour ne pas dire de glace ou pis.

Reste donc à rendre compte de l'histoire, et de cet aspect SF. Ou plutôt anticipation. La narratrice raconte son enfance et son adolescence, ce qui n'a rien d'original. Pas plus que n'ont grand-chose d'original *a priori* la rencontre avec un éducateur peu conformiste, relayé par un autre beaucoup plus conformiste tombé amoureux mais tenu à distance, ou, au travail, la fixation non moins amoureuse sur un supérieur hiérarchique... Mais cette enfance commence par un enlèvement par la force publique, le placement dans une institution d'éducation, des dysfonctionnements variés mêlés à une intelligence remarquable, bref une situation paroxystique moins courante, vue de l'intérieur avec le seul mais important décalage chronologique de la narration. C'est déjà plus loin du tout venant déjà qualifié de nombrilisque, même si l'on pourrait se livrer à une exégèse quelque peu tétracapillotomique, et en tous cas indiscrète, moyennant une connaissance de la vie de la romancière que je n'ai pas, en se demandant par exemple si l'institution d'éducation n'est pas une version radicalisée, fantasmée, dantifiée, des classes préparatoires et des écoles dites normales et prétendues supérieures, par ailleurs chères au rédacteur de ces lignes et au rédacteur en chef de KWS : un hasard me permet d'identifier, sous l'éducateur peu conformiste, un portrait fantasmé d'un très remarquable universitaire effectivement en butte à l'imbécillité et à la mesquinerie dans son (illustre) établissement. La situation est par ailleurs d'autant moins ordinaire, et on va (je vous rassure) en arriver à

quelque chose qui ressemble à de la science-fiction que le monde décrit, ou plutôt évoqué, est vite un peu étrange : au début de la lecture, on pouvait penser à notre époque, et aux enfants enlevés à leurs parents ou rendus orphelins par des dictatures sud-américaines spécialisées comme on le sait dans la défense des valeurs sacrées de la famille, façon Argentine videlienne ; mais il y a trop d'hélicoptères dans le ciel, les dates ne cadrent pas, on tombe très rapidement sur des « événements » d'extrême fin de siècle, 98 me semble-t-il me souvenir, il s'avère qu'on est à Paris... et que la vie quotidienne présente quelques traits originaux – originaux mais pas trop, et c'est d'ailleurs ce qui peut faire tiquer l'amateur de science-fiction, parce que ça les rend digérables par la littérature générale. Outre le chat transgénique déjà évoqué, on rencontre des caméras partout, jusque dans l'intimité des domiciles ; les livres ne sont pas à proprement parler interdits mais tenus en suspicion au prétexte de cas d'allergie ou de contamination, et remplacés par des versions numériques ; les sex-toys sont un élément éducatif normal ; on s'aperçoit que Paris est coupé de ses banlieues par des cloisonnements matériels et sociaux, et qu'il y a eu quelques événements violents, assez en tous cas pour qu'une des quatre tours de la Bibliothèque nationale de France ait disparu. En prime, on croise au moins deux chimères, une concierge d'immeuble et un employé de la susdite BNF, le second davantage décrit et jouant un rôle plus important que la première – ceci dit, il n'est guère question de leur nature, ce qui ne gênera pas l'amateur de science-fiction, habitué, et évitera d'effaroucher le public normal du roman. Pour ce qui est des autres éléments, ils relèvent à la fois d'un tout-venant calamiteux et d'un traitement intelligent qui les sauve. En effet, caméras, livrophobie, principe de précaution disproportionné en matière sanitaire, normalisation de la libération sexuelle et mur murant Paris ou tout autre secteur socialement privilégié pour le protéger,

tout cela fait partie d'un attirail passé dans le sens commun, à divers titres ou dans divers groupes, et formant le b-a-ba d'une phantasmagorie fort convenue. Mais en même temps, les caméras dysfonctionnent du fait de leur implantation ou de l'usure ; la lecture n'a pas été condamnée comme telle, et la numérisation permet une centralisation et une censure assez discrète pour être quasi-inaperçue donc efficace ; Paris n'est pas hermétiquement clos mais filtre les entrées provisoires pour raisons de travail, communique avec l'extérieur, et s'est de toutes façons étendu bien au-delà du boulevard périphérique, avec des reconstructions et des reclassements sociaux qui font par exemple de La Courneuve, désormais, un quartier chic à basse densité de population. On sent ainsi sinon une réflexion approfondie sur le futur, du moins une intelligence interdisant que des inquiétudes d'actualité, portées par l'air du temps, se résolvent en images d'Épinal caricaturales, en carton-pâte apocalyptique, en symboles sans consistance ni plausibilité. Et en comparaison d'autres productions, ce n'est pas rien. C'est même éminemment appréciable.

Après, on pourra ergoter, bien entendu. Du strict point de vue de l'anticipation. Trouver que tout ceci a été propulsé bien loin dans le futur pour quelque chose qui ressemble d'assez près à notre réalité. Et pourrait bien même être en retrait par rapport à elle par exemple pour ce qui est de la technologie des caméras. Considérer que les émeutes et guerres civiles évoquées, autre phantasme puisé dans l'actualité ou dans les événements banlieusards de l'automne 2005, auront difficilement eu le caractère mondial qui justifierait une telle congélation. Mais ce n'est après tout qu'une question de dates. Peut-être un effet de la volonté de décontenancer un instant le lecteur en lui laissant croire initialement qu'il est toujours dans le présent, dans un début de siècle, et non déjà au suivant. Sans doute aussi la conséquence d'une prudence

intellectuelle, du souci de justifier les changements par les décennies, ce qui n'a pas grand sens en matière technologique mais peut en avoir davantage en ce qui concerne leurs conséquences sur les mentalités ou la société... Reste qu'au total, il semble y avoir là une réussite littéraire, encore que bien entendu je ne puisse l'affirmer que de seconde main d'une part, et, d'autre part, alors que l'on fonçait droit sur un nid de poncifs approximatifs, ceux-ci ont été déminés, customisés, rendus plausibles non seulement par la mise en récit mais aussi par des modifications de leur structure.

Bref, le lecteur de *KWS* peut se risquer à cette lecture sans courir le risque de prendre un coup de sang, et il en tirera divers plaisirs annexes : les uns sont spécifiques au genre, spécifiques même à la littérature de genre où la variation dans la répétition, surtout quand elle est intelligente donc originale, est l'un des fondements du pacte entre auteur et lecteur, les autres relèvent de la littérature littérorante et il n'en sera donc pas davantage question ici. Et comme il ne semble pas que ce roman ait été repéré à parution par notre microcosme, il était bon qu'il en soit question ici.

—Éric Vial

Fantasy

Christian LÉOURIER
Le Puits des âmes

Bayard Jeunesse, septembre
2010, 528 p., 12,90 €

Il est des auteurs pour lesquels vous cessez toute autre lecture, non ? Pour ce qui me concerne Christian Léourier est de ceux-là. Et je regrettais de ne plus le voir en librairie. Je suis certain que si vous cherchez un de ses *J'ai Lu*, un de ses *Bibliothèque Verte*, vous aurez du mal à

les trouver ; peut-être reste-t-il des Laffont ?

Le voilà de retour dans la catégorie « jeunesse », où sa série des Jarvis avait fait merveille. Il revient avec un pavé que l'éditeur a eu la délicatesse de ne pas nous découper en deux épisodes, et d'agrémenter d'annexes passionnantes. Je me permettrai simplement de faire remarquer que devoir tourner le livre pour en voir le dessin de couverture comme il convient est un peu maladroit.

Dans ce roman d'apprentissage, Christian Léourier raconte comment le jeune Gald se retrouve contraint d'accomplir la mission initialement confiée à son frère aîné, Finn, et comment il parvient à faire en sorte que l'ennemi soit vaincu. Gald doit lutter contre les forces qui ont envahi son monde en passant par une brèche pratiquée dans le mur qui sépare les mondes. La terre de Gald subit un peu le même sort que la terre que doit défendre Thomas Convenant, l'Incrédule. Gald parvient à interrompre le dépérissement des sols en jetant dans le puits des âmes celles de la morte de son village qui était l'âme du monde. Mais il doit continuer le combat et trouver le moyen de s'allier les autres rois ou reine de son monde. Bien sûr il est aidé par des forces magiques et bien sûr il sort vainqueur de tout cela. Léourier ne se contente pas de créer un personnage capable de vaincre et voué à la victoire, il invente un personnage un peu orgueilleux et têtu — aux yeux des autres personnages — et qui doit prendre sur lui pour rester humble.

Il est vrai que si vous ne connaissez pas l'auteur, mon résumé peut ne pas vous inciter à ouvrir ce livre. Alors pourquoi le lire ? Tout simplement parce qu'il est bien écrit. Je ne suis pas doué en musique mais je sais au moins qu'en cet art il existe deux modes, le majeur (*Tocata et fugue en Ré Majeur* de J. S. Bach), et le mineur. Je ne sais plus lequel, mais un des deux a tendance à nous émouvoir plus que l'autre. C'est le mode habituel des auteurs, mode qui permet d'emporter le lecteur.

Léourier n'écrit pas sur ce mode. Il raconte sans fioritures, sans enjolivements, comme s'il était un témoin. Il ne cherche pas à emporter notre adhésion par le style. Il nous emporte par l'action, par le comportement des personnages et leur questionnement. Ainsi Gald est à la fois insolent et attendrissant, fougueux et réfléchi et donc énervant et cela donne envie d'aller jusqu'au bout du livre. Je crois que le lecteur ado, quand il lit, aime bien qu'on ne lui mâche pas trop les personnages et qu'on lui donne un peu d'imagination quant au comportement du héros, au moins. Si dans sa quête de lui-même, le héros lui ressemble il lui est plus facile de prendre sa place.

Testez-le auprès de vos enfants (s'ils ont l'âge).

—Noé Gaillard

Science Fiction

James LOVEGROVE
Royaume-Désuni
(Untied Kingdom)

J'ai Lu, n° 9224, mars 2010,
598 p., 9,40 €

Vous allez encore croire que lorsque je ne sais pas quoi dire sur un livre je m'attaque à la quatrième de couverture. Faites comme bon vous semble, mais là, je vous assure que lorsque l'acheteur potentiel prend la peine de lire ce qui va suivre, il ne peut que tirer son porte-monnaie de sa poche et s'empresse d'acquiescer... Je crains que la lecture du roman ne le laisse sur sa faim.

« Commence alors pour Fen une épopée à travers cette vaste friche qu'est devenue l'Angleterre, un voyage initiatique qui pourrait bien changer le cours de l'Histoire. » (c'est moi qui souligne).

« Après une entrée remarquée sur les tables des libraires avec son roman *Days*, James Lovegrove nous revient ici avec une anticipation sociale qui s'inscrit dans la grande tradition de 1984, *Le meilleur des Mondes*, *Un Bonheur insoutenable* ou *L'oiseau d'Amérique* de Walter Tevis. »

« Lovegrove a su créer des personnages incroyablement vivants et attachants — ou détestables —, terriblement réels et qui continuent de vous hanter longtemps après la fin du livre. »

On laissera à cette critique « anonyme » de *Bifrost* sa louange un peu excessive et diablement subjective, voire culpabilisante (?) pour s'étonner de l'incroyable bibliographie de Walter Tevis qui, j'en suis sûr, n'en demandait pas tant. (Oui, je sais, c'est un peu facile mais rien ne m'assure que tous les lecteurs — même amateurs de SF — connaissent les auteurs des trois autres titres et ne me dites pas que j'exagère, faites un honnête sondage autour de vous). A part ça, côté « anticipation sociale », c'est un peu juste et loin d'un J. G. Ballard auquel on s'inquiète qu'il ne soit pas fait référence. Je vous laisse juge de l'« entrée très remarquée... », elle vaut ce qu'elle vaut.

Enfin dernier morceau de bravoure, l'ultime phrase du résumé. Trois expressions soulignées, c'est beaucoup pour une phrase moyenne. Mon petit Robert donne pour *épopée* : « Suite d'événements historiques de caractère héroïque et sublime, ex. : *L'épopée napoléonienne* ». Je sais que le sens des mots s'érode, mais tout de même, nous sommes loin du compte. De cette vaste friche nous ne voyons que les cent kilomètres qui séparent le héros de Londres, et s'il met 500 pages à les franchir, c'est parce qu'il se casse une jambe... Quant à changer le cours de l'Histoire, rien dans ce roman ne permet d'imaginer un seul instant un changement historique, l'histoire se déroulant dans un lieu clos : une île et ne concernant qu'une petite cinquantaine de personnes en gros...

Alors que raconte *Royaume-Désuni* ? Et bien les tribulations, à travers une

petite partie d'une Angleterre coupée du reste du monde, d'un instit' rural en quête de sa femme kidnappée par des voyous londoniens organisés en bande. Des rencontres pittoresques mais d'un intérêt relatif : un conducteur de train hindou et une secte d'adorateurs d'un écrivain médiocre. Le roman a été publié en 2003 en Grande-Bretagne, en 2008 en France⁸, et c'est le genre de roman que l'on a déjà lu dans d'autres versions (un vieil Houssin au Fleuve Noir raconte l'affrontement des bandes, et Andrevon nous a bien habitué aux friches terrestres et à leurs curiosités). Pourquoi nous infliger une resucée typiquement anglaise et une traduction moyenne ou jemenfoutiste qui, entre autres, oublie d'expliquer qui sont Blanche Dubois ou Pinter, mais précise que *Richard III* est de W. Shakespeare ?

En revanche, on peut saluer l'effort de l'auteur de raconter deux histoires distinctes, chacune ayant droit à une typographie caractéristique. Celle du héros et celle de son épouse qui s'autoanalyse et réfléchit au sort de leur couple. Mais ce sera bien tout...

Comme vous le voyez nous sommes fort loin d'une épopée — même nelsonienne — ou/et d'une remarquable anticipation sociale du genre de celles d'Ira Levin.

—Noé Gaillard

Fantasy

Xavier MAUMÉJEAN
Rosée de Feu

Le Béliat', septembre 2010,
272 p., 19 €

D'ordinaire je lis plutôt les préfaces — après avoir lu l'ouvrage — pour vérifier si l'auteur a tenu ses promesses. Je néglige les postfaces — pardon à ceux qui en écrivent —, les trouvant trop souvent plus

⁸. Aux Editions Bragelonne, dans une traduction de Nenad Savic.

proches de l'exercice d'autosatisfaction — voyez comme j'ai bien écrit — et/ou de remerciements circonstanciés que d'autres choses. Là, comme il y a aussi une page de remerciements j'ai jeté un œil. Bien m'en a pris. Mauméjean y explique les contraintes qu'il s'est imposé pour écrire son uchronie, et termine sur une petite note qui touche à l'onomastique⁹. Cette note est, pour moi, d'une grande importance, elle montre que l'auteur ne se moque pas de ses lecteurs. (Combien d'auteurs de SF se permettent d'affubler leurs personnages de noms imprononçables, ou sans rapport avec la langue qu'ils parlent ?). Et il s'en moque d'autant moins que la bibliographie raisonnée qu'il nous propose est assez importante.

Donc voilà un auteur qui n'improvise pas, qui travaille son sujet et le soumet à des contraintes. Vous allez me dire que cette "cuisine" ne vous intéresse pas que seul vous importe l'intérêt du livre. Moi, je maintiens qu'un bon livre, quel que soit son sujet, ne peut être réussi sans un minimum de raffinement culinaire. Pour cette *Rosée de Feu*, c'est une réussite.

Mauméjean imagine que les japonais confient à leurs Kami Kase non des avions mais des dragons. Que l'empereur est mal conseillé, et que les dissensions entre l'Armée et la Marine sont préjudiciables. Que c'est sur Tokyo que les Américains jettent en mars 1945, ou en 2600 et quelques, un œuf du Dragon Zéro — le père de tous les dragons. Il nous présente ces faits par l'intermédiaire de trois personnages d'âges différents. Un capitaine de marine d'âge mûr soucieux d'honneur, un jeune étudiant "pilote" de dragon et un écolier frère de l'étudiant. Chacun vit la guerre à sa façon et dans son petit univers, mais chacun y voit ou entend les mêmes atrocités. Je recommande les pages 193 à 197 et 220 à 221. Elles montrent à quel point Mauméjean est parvenu à ne pas "recourir au pathos pour obtenir un effet" et elles

9. Science des noms propres, d'après mon petit Robert.

doivent toucher le lecteur qui ne dispose pas de l'émotion des personnages pour épancher la sienne.

Voilà le genre de roman qui risque hélas de passer inaperçu (en couverture le beau dessin de Manchu ne tire pas vraiment l'œil) ou d'être "refusé" comme ènième livre sur le Japon, ou pas assez orthodoxe aux yeux du lecteur... Ou encore rejeté à cause de son prix un peu dissuasif : 19 € pour 272 pages alors que l'on peut avoir un roman de SF de 120 pages de plus pour 22 €. Il me semble pourtant qu'il mérite beaucoup mieux que d'achever sa carrière au rayon solde de certains libraires spécialisés dans la revente... Faites un effort ! vous ne serez pas déçus.

—Noé Gaillard

Science Fiction

Lorris MURAIL
Nuigrave

Robert Laffont, « Ailleurs & Demain », novembre 2009,
334 p., 21 €

Il fut un temps où la SF était une littérature d'adolescent, truffée de protagonistes juvéniles lancés à l'assaut du monde. Ce temps est au moins aussi lointain que ma propre jeunesse, c'est dire. Lorris Murail, qui avait brillamment brodé sur le thème de la mémoire dans *L'Hippocampe*, recueil paru il y a trente ans dans la même collection, revient ici sur le thème de la perception du temps ; mais il le fait avec la voix autoriale d'un vieux grognon, oscillant entre dépit et amusement sarcastique devant le monde qu'il dépeint.

Nous sommes en 2030, ou peu s'en manque. Arthur Blond est un fonctionnaire du ministère de la culture qui travaille au service de la restitution patrimoniale — l'équilibre des pouvoirs a

changé dans le monde, et les Etats européens, anciennement impérialistes et colonialistes, doivent rendre les trésors archéologiques glanés en Afrique et en Asie.

Le tabac, à l'instar des drogues psychotropes, est désormais rigoureusement interdit, au point que les « nuigraves » (c'est-à-dire les cigarettes) sont désormais écoulées à prix d'or par les dealers. Qui sont souvent des immigrés, comme ceux qui sont parqués dans la zone de la banlieue parisienne connue sous le nom de « Petit Kosovo », où on échoué Albanais et Maliens, Serbes et Ethiopiens. Et bien d'autres sans doutes, car de nouvelles guerres ensanglantent le Moyen-Orient, où un groupe mystérieux, les Emirs Blancs, a connu une ascension foudroyante à partir des monarchies du Golfe avant de se heurter à d'autres groupes arabes.

Arthur Blond ressemble à un James Bond en négatif. En partance pour une très officielle mission en Egypte, il est intercepté à l'aéroport pour un malheureux patch de nicotine sur la peau, destiné à calmer ses angoisses en avion. Arrêté, rudoyé par la police, il se rend compte qu'il est mêlé à une affaire beaucoup plus grave, qu'il lui faut un temps étonnamment long pour comprendre. Son ancienne petite amie, Sidonie, s'était passionnée pour une plante amazonienne, dont elle a réussi à extraire une drogue nouvelle, la coarcine, qui modifie la perception du temps : ses utilisateurs peuvent, par exemple, observer pendant des heures une rigoureuse immobilité, avant de se déplacer à une vitesse extraordinaire.

Les événements vont se succéder à un rythme soutenu ; Arthur retrouve et perd Sidonie, rencontre son ex-mari (maître du traitement chimique de la coarcine), un ancien mercenaire du Moyen-Orient, un agent des services britanniques, un gamin africain vivant au Petit Kosovo... tous impliqués plus ou moins profondément, plus ou moins de leur plein gré, dans la quête de la coarcine, dont la source

botanique est menacée de disparition par les attaques contre la forêt amazonienne.

Tout au long de ces événements dramatiques, Arthur garde un certain recul, commentant souvent les tours de la fortune avec un surprenant détachement. Pourtant l'intrigue ne manque pas de morts, de souffrances et de complots brusquement mis en lumière. Mais — outre le côté parfois un peu fouillis du livre, qui aime à se répéter sans toujours parvenir à convaincre — Arthur semble plus concerné par la recherche de la nicotine qui lui manque, ou par l'effroi que lui inspirent les étudiants (totalement incultes) auxquels il enseigne quelques heures par semaine les questions liées à la restitution patrimoniale.

C'est probablement que le propos de ce livre, fidèle en cela à une longue tradition de la SF, réside plus dans la description du monde du futur proche que dans son intrigue à proprement parler. Un monde qui grossit sans merci tout ce qui semble déplaire à l'auteur dans celui d'aujourd'hui : obsession sanitaire, ignorance des jeunes générations, cynisme des gouvernants (d'ailleurs jamais mentionnés). Avec pour seul espoir, ou pour seule terreur, la coarcine qui peut donner à chacun une vie subjectivement plus longue, ou transformer les gens en monstres ou en marchandises.

J'ai trouvé le livre trop dispersé, et trop détaché, pour m'accrocher réellement. J'ai aussi regretté que les effets de la coarcine ne jouent pas un plus grand rôle, ne soient pas plus décrits de l'intérieur — quand on lit un auteur francophone entre les couvertures argentées (revenues sur les ouvrages que nous présente Gérard Klein chez Laffont !), on ne peut s'empêcher d'avoir la chronolyse dans un coin de l'esprit. Mais ces circonstances peuvent changer d'un lecteur à l'autre, et ce livre original et thématiquement riche devrait pouvoir trouver son lecteur idéal.

—Pascal J. Thomas

Essai

Jeff PRUCHER
Brave New Words, the
Oxford Dictionary of
Science Fiction

Oxford University Press,
 avril 2009, 374 p., £ 9.99

première édition : mars 2007

Peut-être avez-vous entendu parler d'un livre bizarre titré *Brave New Words* ? Ce ne serait pas étonnant, il en existe une bonne dizaine, touchant à des domaines aussi variés que le vocabulaire de l'amour, la manière dont la littérature peut sauver la planète, ou le sauvetage de la libre parole par la technologie, ou un « addictonnaire ». Les différents auteurs de ces ouvrages n'ont pas pu résister à cet irrésistible jeu de mot en hommage à Aldous Huxley. Mais ici, je n'en vise qu'un, le seul sans doute à avoir sa place au milieu de ces révisions.

Il s'agit d'une sorte de vocabulaire de la science-fiction, écrit par Jeff Prucher, et qui recense les mots qui, d'une manière ou d'une autre, relèvent de (ou ont été créés par) la SF.

On y trouve, classés par ordre alphabétique, une foultitude de termes, d'*aerocar* à *zero-g*, en passant par *bug-eyed monster*, *cyborg*, *dystopia*, *FTL* (*faster than light*, bien sûr), *humanoid*, *multiverse*, *neuronic*, *parallel universe*, *replicant*, *subspace*, *terraforming*, j'en passe et des meilleurs. Chaque terme est suivi d'une définition, puis d'une série de citations dans l'ordre chronologique d'utilisation. Ainsi *insectoid* (adj.) est défini comme « *insect-like* » et suivi d'une citation tirée de *Star Maker* (1937) d'O. Stapledon, puis de phrases tirées d'œuvres de Satterfield, Foster, Benford, Card et Jeter. La définition est parfois

accompagnée d'explications plus détaillées ou de remarques.

Je ne les ai pas comptées, et rien dans le paratexte ne donne ce renseignement mais, sur une base moyenne de 3,5 termes par page sur 278 pages utiles, j'arrive à une estimation d'un gros millier d'entrées. Il faut cependant tempérer ce chiffre, à cause d'un très grand nombre de doublets, triplets, quadruplets de quasi-synonymes. Par exemple, *insectoid*, cité plus haut comme adjectif, constitue aussi, en tant que nom, une entrée autonome (« *an insect-like alien* »), avec ses références propres. De même, *posthuman* apparaît non seulement deux fois, comme nom et comme adjectif, mais voisine également avec *posthumanism*, *posthumanist*, et *posthumanity*.

Voilà, je ne me plongerai pas dans l'analyse critique de ce corpus, sinon en faisant quelques remarques ponctuelles : le fait qu'on n'y trouve aucun terme autour de certaines racines pourtant évidentes, par exemple nano- ; que certains termes y sont bizarrement absents, comme « *transilience* » (U. K. Le Guin : transport matériel plus rapide que la lumière), « *tachyon* » (particule se déplaçant plus vite que la lumière), qu'on n'y trouve pas de noms propres, ce qui entraînerait en effet une terrible inflation de termes (mais cependant le terme Klingon y figure), qu'on n'y trouve pas toujours l'origine des termes cités (par exemple il n'y a pas, à propos du terme *ansible*, l'explication donnée par U.K. Le Guin selon laquelle ce mot est dérivé de « *answerable* » (ni d'ailleurs l'hypothèse, non avérée y compris par l'auteur elle-même, selon laquelle ce terme aurait « délibérément » été formé par anagramme du mot *lesbian*), enfin que les deux racines qui semblent avoir généré le plus grand nombre de mots composés sont : *time* (21) et surtout *space* (72). Rien d'étonnant...

Il va de soi que l'ouvrage recense exclusivement des termes anglo-américains. La seule exception que j'ai trouvée est triviale, il s'agit, on l'aura

deviné, du terme *robot*. Je note aussi que, bizarrement, les deux premières lois d'Arthur C. Clarke sur le possible scientifique sont données dans leur version originale, mais aussi dans la version française parue chez Retz en 1964, dans *Profils du futur*, sans doute parce que ce sont ces versions qui parlent explicitement de « première » et « seconde » loi de Clarke. En tout cas, ce monopole de l'anglais n'est ici pas étonnant : il aurait été difficile de recenser les termes spécifiques à la science-fiction dans toutes les langues où il en existe. Ce qui m'a étonné, cependant, c'est ceci :

L'ouvrage commence par une brève introduction de Gene Wolfe, intitulée : « Speak Science Fiction Like an Earthling » (« Parlez la science fiction comme un Terrien »). Wolfe y développe l'idée selon laquelle tout le monde devrait être intéressé par la Science-fiction pour au moins « une demi-douzaine de raisons ». Exactement six, de fait... La deuxième, la plus développée, m'a interloqué, raison pour laquelle je la traduis ci-dessous in extenso :

« Deuxièmement, parce que la science-fiction est d'origine anglo-américaine. Il y a eu des précurseurs dans d'autres langues, sans doute le plus réputé étant *L'Histoire véritable* de Lucien de Samosate ; les précurseurs, cependant, n'étaient que cela : des précurseurs. Un homme et une femme ont été sérieusement proposés comme les premiers écrivains de science-fiction. Il s'agit de Mary Wollstonecraft Shelley, l'auteur de *Frankenstein*, et de Herbert George Wells, auteur de *La Machine à explorer le temps*. La première était, bien sûr, l'épouse de Percy Bysshe Shelley, l'homme qui écrit l'« Hymne à la beauté intellectuelle » et qui fut l'un des plus grands poètes anglais. Le second était un professeur londonien qui, lorsque une longue maladie le rendit trop faible pour enseigner, écrivit un chef-d'œuvre. Ils montrèrent la voie, tous les deux, et ce livre l'illustre clairement.

« On cite souvent les noms de Robert A. Heinlein, Isaac Asimov, Ray Bradbury, et Arthur C. Clarke comme les plus grands auteurs de science fiction du siècle maintenant passé, les successeurs de Wells et de Mary Shelley. Les trois premiers sont américains, et le dernier anglais. Les auteurs de science-fiction continentaux se plaignent amèrement (je les ai entendus) que leurs compatriotes ne lisent rien de ce qui n'a pas été traduit de l'anglais, que les lecteurs de pays comme l'Allemagne ou la Scandinavie n'apprécient réellement que la science fiction anglophone. Yves Meynard, dont la langue maternelle est le français, écrit en anglais (il propose de traduire ses propres livres pour les éditeurs français). Un Espagnol de ma connaissance (P. R. Gomez) fait de même. Tout ceci est très différent de ce qui se passe dans les autres domaines littéraires. Les spécialistes de Shakespeare savent tout ce qu'il doit aux Italiens. »

On croit rêver, non ? J'ai beaucoup d'admiration pour Gene Wolfe. Mais là, franchement, il m'en bouche un coin. Cette espèce d'ignorance de tout ce qui ne relève pas du pré carré anglo-saxon me stupéfie. Pas un mot de Verne ou Rosny, pour les origines, passage à la trappe de tout ce qu'on fait Barjavel, Efremov, Lem, Renard, Aldani, Curval, Jeury, les Strougatski, Boule, pour les classiques, Evangelisti, Aguilera, Lehman, Ayerdhal, Eschbach (dont *Des Milliards de tapis de cheveux* a pourtant été traduit en anglais), pour les plus récents.

Yves Meynard n'écrit pas qu'en anglais, et s'agissant de P. R. Gomez, peu connu au bataillon, ce que j'en sais est qu'il n'écrit pas non plus seulement en anglais, mais qu'il vit et travaille aux États-Unis, ceci expliquant peut-être cela. Quoiqu'il en soit, une liste des auteurs de SF non anglophones qui écrivent dans leur propre langue serait interminable, preuve d'ailleurs qu'ils sont lus par leurs compatriotes et souvent, grâce à des traductions, par des lecteurs « continentaux » d'autres langues. Et

puisque Wolfe cite l'Allemagne, que penser du succès de Perry Rhodan et de ses traductions dans une bonne dizaine de langues différentes dont, notons-le, l'anglais ? Tout cela, Wolfe semble l'ignorer totalement.

Mais c'est fou ce que les États-Unis peuvent parfois être une autre planète... J'ai lu récemment, dans deux textes venus d'Outre-Atlantique, des scènes supposées se dérouler l'une en Espagne, l'autre en Italie où, dans un restaurant, un protagoniste appelait la serveuse à sa table pour se faire « resservir » du café. Et la serveuse arrivait portant un « pot ». Dans des pays à expresso ! Ah, si aux États-Unis on se décidait à traduire un peu plus de textes non anglophones...

Pour en revenir au dictionnaire lui-même, un dernier point : en mentionnant le nombre approximatif d'entrées qui y figurent, j'ai omis de préciser que l'importance du corpus doit être très fortement tempérée : on y trouvera en effet, comme je l'ai dit, des termes relevant de la science-fiction elle-même ; mais on y trouvera aussi de nombreux termes relevant du jargon du fandom à propos de lui-même : *actifan*, *annish*, *bheer*, *egoboo*, *feghoot*, *filk*, *gafia* et ses dérivés, *goh*, *lettercol*, *mundane*, *neofan*, *perzine*, *prozine*, *stefnist*, *sharecropping*, *thish*, j'en passe.

Je vous laisse le soin de deviner le sens de certains de ces vocables mystérieux. En tout cas, voilà une preuve supplémentaire que le milieu de la science-fiction, exception dans le champ de la sociologie littéraire, fonctionne parfois comme une secte parlant sa propre langue...

—Jean-Jacques Régnier

Essai

**Anthony ROWLEY &
Fabrice d'ALMEIDA**

***Et si on refaisait
l'histoire ?***

Odile Jacob, 2009, 222 p., 17 €

Devant ce livre, on peut être à la fois déçu et enthousiaste. Déçu, d'abord, parce qu'il faut bien commencer par ce qui chiffonne. Déçu par la relative légèreté de l'ensemble. Par une certaine superficialité. Il faut dire que le volume est avant tout un recueil d'articles, ou de chroniques, qui ont été l'un des feuillets de l'été de l'hebdomadaire *Marianne*, il y a quelque temps ; cela n'absolument rien de déshonorant, bien au contraire, mais suppose une standardisation quantitative des chapitres, une rapidité aussi, qui posent parfois problème. On aurait pu imaginer un travail supplémentaire, des notes, des pistes, des compléments, que l'introduction et la conclusion n'apportent pas vraiment. Mais il faut bien reconnaître que pour le grand public ce travail n'aurait peut-être pas été appréciable, et que du strict point de vue universitaire les auteurs n'auraient pas gagné grand-chose, voire n'auraient rien gagné du tout. Cette dernière remarque devant être comprise comme condamnant leurs potentiels critiques institutionnels à œillères, infiniment plus qu'eux-mêmes.

De quoi s'agit-il, au fait ? De seize tournants, explorés par deux historiens brillants et appréciés de leur corporation (et des médias, ce n'est pas incompatible). Chaque tournant est traité en une dizaine de pages, ce qui n'est pas énorme. Défaite des Grecs face aux Perses, libération du Christ par Pilate, échec de Charles Martel à Poitiers, mort prématurée de Jeanne d'Arc, adoption des thèses de Luther par l'Église catholique, débarquement de

l'Invincible Armada, mise à l'écart de Richelieu, réussite de la fuite de Louis XVI hors de France, déroute française à Austerlitz, pas de guerre en 1870, victoire allemande éclair en 1914, dictature religieuse raspoutinienne en Russie, guerre immédiate au lieu du sursis de Munich en 1938, échec de la bombe atomique en 1945, mort accidentelle de De Gaulle fin mai 1968, destruction d'Israël lors de la guerre du Kippour... Ouf, on a fait le tour.

Le panorama a ce qu'il faut de classique pour que le lecteur normalement constitué s'y retrouve. La faiblesse, on l'a dit, c'est la rapidité de traitement, à chaque fois. En compensation, les auteurs savent ne pas emprunter la ligne de plus grande pente, manier le paradoxe apparent, montrer que rien n'est jamais tout à fait simple. Ainsi, la victoire des Perses aurait bien pu ne pas changer grand-chose, malgré la liquidation des cités grecques et la perte de l'idée de République, les libertés germaniques en auraient tenu lieu, parlementarisme, laïcité, droits de l'homme auraient même pu s'imposer plus tôt, dans un Occident qui « se serait passé de la culpabilisation chrétienne » et aurait été « plus libéral et moins fraternel », ce qui fait d'ailleurs conclure que « nous vivons aujourd'hui la revanche des Perses » : beau pied de nez. A l'épisode suivant, que Jésus ne soit pas crucifié pourrait ne pas changer grand-chose au christianisme, mais limiter sans doute sa diffusion, du moins en Méditerranée, en rendant inutile le Césaropapisme romain, situation liquidée en trop peu de mots pour être vraiment justifiée, mais ouvrant de fort intéressantes perspectives. Et si Poitiers avait été une victoire de l'islam, on aurait pu voir, loin d'une Andalousie prospère, un affrontement entre deux blocs européens, absorbant les énergies, détournant des chemins de l'Ouest, donc des Grandes découvertes, enfermant l'Occident dans le Moyen-âge. Dans ces deux derniers cas d'ailleurs, on voit bien les limites de l'exercice, la nécessité de

brasser et de bouleverser des tendances lourdes en deux lignes, donc sans justification ni description, et celle d'évacuer tout doute sur la validité du point de divergence, alors même que quelques lignes étayaient tous les doutes que l'on peut avoir sur l'importance d'un simple accrochage – on rappellera pour mémoire que des troupes musulmanes tiennent des positions sur le territoire de la France actuelle bien après 732, sous Charlemagne et sauf erreur en particulier du côté de Carcassonne par exemple, et jusqu'aux alentours de 950, dernier carat cette fois, dans ce qui s'appelle encore le massif des Maures, en Provence littorale ; et on se demandera peut-être en revanche ce que Charles Martel faisait exactement là, histoire de promouvoir une autre vision de l'affaire, le début de la conquête du Sud-Ouest par des soudards du Nord, dont on ne fera peut-être pas les lointains ancêtres de Simon de Montfort, mais qui apportaient assez de régressions pour faire regretter un voisinage certes épineux, avec des voisins certes malcommodes, mais qui n'arrivèrent jamais vraiment aux Pyrénées, loin de pouvoir les franchir durablement, rien n'y changeant vraiment que la razzia poitevine se soit soldée ou non par une fessée.

Et on peut se poser ainsi des questions de bout en bout – la mort du général De Gaulle dans un crash d'hélicoptère alors qu'il partait en Allemagne chez Massu, par exemple, débouche paradoxalement sur un durcissement quasi-dictatorial sous la houlette du radical Gaston Monnerville, après que le suffrage universel ait écarté Pompidou, avant que l'histoire reprenne à peu près son cours, mais la crise économique ne vient à aucun moment perturber le cours des choses, ni troubler la présidence d'un Jean-Jacques Servan-Schreiber cumulant les réformes politiquement libérales de Valéry Giscard d'Estaing et de François Mitterrand, de la majorité à 18 ans et de l'IVG à l'abolition de la peine de mort... On pourrait continuer longtemps ainsi. La critique n'en serait pas plus à double tranchant.

Car les vertus, les raisons de s'enthousiasmer, sont de même nature que les défauts, les motifs à récrimination : cela va trop vite, les auteurs laissent au lecteur des blancs à remplir, des corrections à effectuer, des questions à (se) poser, preuve de leur superficialité ; mais ces mêmes manques sont autant de provocations à réfléchir, ce qui ne peut qu'être satisfaisant en des temps que l'on croirait volontiers marqués par les électro-encéphalogrammes plats de la télé-réalité et par la diffusion psittacéesque des « éléments de langage » diffusés par un palais de l'Élysée que les ailes de Guéant ne sont pas seules à empêcher de marcher. C'est un peu du Ikea : on vous donne les éléments et débrouillez-vous, mais ce n'est pas si mal. Et la conclusion fournit quelques autres idées, efficaces mais stimulantes, à commencer par celle d'Indiens d'Amérique pour une raison ou pour une autre plus résistants aux maladies européennes à commencer par la variole.

Enthousiasme et déception s'alimentent bien aux mêmes sources. Et le premier prévaut. Pour les récits s'entend. Pour l'encadrement un tant soit peu théorique, introduction, conclusion, considérations sur l'histoire et sur sa plasticité, références bibliographiques et réflexion épistémologique, rapports entre uchronie romanesque et *counterfactual history*, et tout ça, on est en droit d'être déçu, comme dit plus haut et même si on n'est vraiment pas le membre le plus porté sur la théorie de la corporation des historiens. Tant pis. On peut même s'irriter d'approximations, non pas quant à l'histoire, mais quant à l'uchronie. Ainsi, certes Emmanuel Carrère est romancier, mais laisser entendre que *Le Détroit de Behring* est un roman pose un léger problème et laisse supposer que soit on n'a pas lu cet essai, tiré d'un mémoire dirigé par Raoul Girardet à l'IEP, où enseigne un des co-auteurs, soit l'on écrit vraiment trop vite et sans se demander ce que le lecteur peut comprendre. Tant pis, de nouveau. Parce que là encore la

rapidité de stylo ou de clavier est à double tranchant, vitesse et décontraction engendrant ce type de flou mais assurant aussi quelques bonheurs de plume, ou quelques clins d'œil. Comme en direction de Georges Perec, auquel Fabrice d'Almeida, neveu de Roland Topor, est apparenté, qui parlait de l'Histoire avec sa grande hache, et auquel les auteurs opposent une Histoire avec des scies.

Au total, c'est un peu rapide, ça se lit agréablement, ça pourrait intéresser un public non spécialisé, ça donne envie de se décrocher les synapses pour poursuivre la réflexion. On a tout de même vu nombre de bilans plus globalement négatifs...

—Éric Vial

Science Fiction

Robert J. SAWYER

Veille

(WWW:Watch)

Robert Laffont, « Ailleurs et Demain », octobre 2010, 408 p.,
21 €

Disons le tout net, cette deuxième livraison¹⁰ de la série Singularité m'a paru moins dense, moins forte que sa sœur aînée. D'une part la découverte de Webmind n'est plus une surprise et j'ai même été étonné de trouver cette entité un peu trop anthropomorphe au début et beaucoup moins à la fin. Tant que Webmind n'a pas vraiment acquis ce que nous sommes il me semble qu'il peut difficilement nous ressembler et quand il sait tout ce qu'il est possible de savoir comment peut-il prendre fait et cause dans un sens plutôt que dans un autre ? La théorie des jeux et l'exemple des sommes non nulles ou encore cette fine et intelligente allusion à l'Église Unitarienne me paraissent un peu facilement

10. Traduite par Patrick Dussoulier. Le premier volume, *Veille*, a été chroniqué dans KWS 65-66, juillet 2010.

contrebalancer nos instincts de prédateurs. Attention je ne veux pas dire que ce roman est sans intérêt. Je veux dire que l'aspect "purement" SF de l'émergence d'une IA consciente cède le pas à une tentative astucieuse et bien argumentée de justifier cette prise de conscience au fur et à mesure que l'on cherche à la détruire par simple paranoïa.

En résumé, les USA se sont rendus compte de l'existence de Webmind et cherchent à le détruire avant de savoir s'il est bien- ou malveillant, ce qui est normal dans la mesure où s'ils interviennent trop tard ils risquent de disparaître. Mais Caitlin qui découvre l'amour ado de manière singulière, ses parents, le docteur Japonais qui lui rend la vue et bien sûr Webmind veillent et ripostent. Entre temps on aura pu constater la stupidité des services secrets US et Canadiens, suivre la vie de Chobo le singe peintre et observer quelques exemples des bienfaits de Webmind qui a dévoilé son existence au monde entier, tout en découvrant un Sawyer très critique à l'égard de l'État du Canada¹¹. Du classique auquel s'opposent les discussions entre Caitlin et sa mère, ou avec d'autres. Par ce biais Sawyer nous propose des moyens "d'absorber" la singularité, de la comprendre et sur ces points là le roman est absolument passionnant. C'est un vrai plaisir que de confronter son esprit à ses propres jeux. Et l'on ne s'étonne plus de voir Webmind citer notre bon René Descartes : « Cogito ergo sum » dans sa signature...

A lire et à laisser reposer. C'est peut-être à la qualité de ce qu'il en reste quand on a fini de le lire qu'on peut juger d'un bon ou d'un mauvais livre ?

—Noé Gaillard

11. Il se demande par l'intermédiaire de Caitlin si ce pays a une politique étrangère ; j'ai découvert cette interrogation au moment où le journal Le Monde racontait comment le Canada avait perdu son influence sur le monde en perdant des postes et des pouvoirs au sein de l'ONU.

Science Fiction

**Arkadi & Boris
STROUGATSKI**

L'Île habitée

(Обитаемый остров)

Denoël, « Lunes d'Encre », mars
2010, 434 p., 24 €

Back to the future. Et *Back in the USSR.* Et ricanements du rédacteur en chef qui sait que j'en suis là à mon niveau d'incompétence en anglais. Il n'empêche que c'est bien de cela qu'il s'agit avec ce roman publié pour la première fois dans la feu Union Soviétique voici presque quarante ans (première parution en 1971 traduit du russe par Jacqueline Lahana ; édition définitive établie par Viktoriya Lajoye). Et donc de l'exhumation d'un document historique. Ce qui n'est en aucune façon un reproche.

A vrai dire, une lecture au premier degré est sans doute possible. Comme elle l'est à l'évidence pour *Stalker / Pique-nique au bord du chemin*, réédité en même temps dans la même collection. On doit pouvoir s'attacher à l'aventure d'un explorateur sur une planète étrangère, mais fort proche de la Terre. Explorateur présenté tout à la fois comme un humain fort quelconque et comme supérieurement doué, intellectuellement et physiquement. Pas Superman tout de même, mais capable de résister à la radioactivité, de cicatriser très vite, de survivre à des balles tirées à bout portant, et d'apprendre une langue parfaitement inconnue en quelques jours, histoire de ne pas ralentir l'action ; bref, un échantillon d'humanité future bénéficiaire de progrès remarquables, ou un extraterrestre mais d'une certaine façon plus proche de nous que ceux qu'il visite, ne serait-ce que parce que eux ont six doigts. Explorateur vite accepté, intégré même à l'armée locale, ou plutôt à la milice qui traque l'ennemi intérieur, mais se prenant de

sympathie pour ses représentants de celui-ci, envoyé dans une sorte de baignoire, fuyant pour tenter d'organiser une contre-offensive... Il faut bien dire que si l'on en reste là, c'est un peu long, un peu dilué, avec fort peu d'« idées-SF », originales ou pas : un système de contrôle des esprits, de probables mutants nés d'une guerre atomique, immunisés contre ce contrôle et donc pourchassés, des armes-robot toujours en action des années après la guerre dévastatrice et que les bagnards doivent neutraliser au péril de leur vie, plus des sortes de chiens mutants, probablement intelligents, entr'aperçus et dont on ne saura pas grand-chose : le tout renvoyant à une SF relativement archaïque, même par rapport à la date de première publication, mais c'est peut-être là l'un des charmes du roman, comparable de ce point de vue à celui d'un catalogue d'avant-guerre des Armes et Cycles de Saint-Etienne. On peut même marcher, quitte à lire parfois quelque peu en diagonale.

Mais ce n'est probablement pas ce qui a intéressé les auteurs. Ils ont fonctionné à l'économie. Ils ont fait même montre d'une nette désinvolture, en abandonnant une piste comme celle des chiens mutants, ou en laissant tomber après une seule mention les différences physiologiques entre l'explorateur et les habitants de la planète, qui semblent ne jamais s'apercevoir qu'il n'a pas le même nombre de doigts qu'eux ; il est vrai qu'il est parfois supposé être une sorte de mutant « réussi », il est vrai aussi que devant un dessin animé, on ne remarque pas spontanément que Mickey n'a que quatre doigts. Mais plus probablement, il fallait un prétexte, un observateur extérieur pour découvrir un monde avec le lecteur. Et pour bien marquer que ce monde n'est pas la Terre. D'ailleurs, si sa géographie, ou sa géographie politique, est imprécise, il a quelques caractéristiques physiques qui l'en distinguent nettement, une atmosphère particulière qui empêche de voir les astres, y compris l'étoile autour de laquelle la planète tourne, et qui donne

l'impression que les bords du monde se relèvent, bref que l'on vit à l'intérieur d'une boule et non à sa surface, même si les progrès de la balistique militaire ont fait comprendre que c'était une impression fautive – les progrès de l'aviation, permettant l'usage bref et infructueux d'un bombardier de luxe, vestige d'un empire défunt, auraient dû eux aussi amener à ce genre de prise de conscience, mais c'est une autre des pistes esquissées et qui tournent court, une autre des preuves de ce que les auteurs ne se sont pas réellement préoccupés de cohérence et avaient d'autres objectifs.

Il ne s'agit donc pas de la Terre. Il ne faut pas confondre. C'est d'une certaine façon martelé. A l'usage du lecteur et sans doute de la censure. Et il s'agit encore moins, bien entendu, de l'après pas du tout feu URSS. Il est d'ailleurs question, dans le pays où arrive l'explorateur, d'une guerre potentielle permanente avec le voisin du nord. Voilà les autorités (bien terrestres celles-ci) rassurées. Au moins en partie. Ce en quoi elles ont tout à la fois tort et raison. Tort bien évidemment, car cette planète qui n'est certes pas la Terre lui ressemble fort, au point que l'on oublie vite les éléments physiologiques, ou atmosphériques, qui l'en distinguent. Le pays où l'explorateur arrive (et les autres sans doute aussi) sort d'une guerre dévastatrice, qui l'a appauvri, qui l'a sans doute brutalisé (au sens de « rendu brutal », employé de plus en plus par les historiens), qui a fait tomber un régime impérial, et l'a remplacé par une dictature militaire et militariste dirigée par un groupe protégeant son anonymat. Le régime instauré par ce groupe est un totalitarisme, au sens (il y a tant de définitions plus ou moins instrumentales qu'il faut bien préciser celle à laquelle on se réfère) où si, comme le disait feu Coluche, la dictature c'est « ferme ta gueule » et la démocratie, « cause toujours », le totalitarisme, lui, c'est « applaudissez tous en même temps » : une politisation univoque destinée à créer l'adhésion massive et sincère, l'unanimité

non seulement dans les comportements, mais aussi dans les pensées. En persécutant la minorité qui ne « marche » pas, ou sur laquelle la propagande ou ce qui en tient lieu a l'effet inverse : ici, littéralement, cette minorité en souffre, ou plutôt souffre de sa métaphore, le système de contrôle des esprits par des ondes génératrices de grands enthousiasmes collectifs. Les auteurs ayant sans doute la possibilité d'affirmer à un possible censeur soupçonneux que ces émetteurs décerveleurs sont une métaphore limpide des médias occidentaux, et qu'il n'est en aucune façon question dans ces pages de la grisaille brejnévienne.

Le dit censeur ainsi rassuré a manifestement tort, et s'est fait avoir. Et en même temps, il a raison, comme il l'a été dit plus haut. Parce que la révolte est vouée à l'échec et que la seule perspective réelle est la désespérance, a fur et à mesure que les masques tombent, que les faux-semblants semblent se dissiper, que persécutés et persécuteurs-en-chef apparaissent comme exactement de même nature, que dans la palette variée des oppositions très hétérogènes ce sont les moins sympathiques qui doivent prendre le dessus, ceux qui ne veulent pas changer les rapports de domination et de mystification mais les faire fonctionner à leur profit, que les tentatives du personnage principal débouchent sur de fausses victoires, que l'on s'approche d'une conclusion où l'inanité de tout ce qui a été raconté apparaît avec encore plus de force. Bref qu'il faut « renoncer » : c'est sans nul doute là le mot important de la quatrième de couverture. Car l'URSS brejnévienne était « post-totalitaire », non qu'elle ne fût pas dictatoriale ; et l'anonymat des « Pères inconnus » doit sans doute quelque chose à un système bien différent du culte de la personnalité instauré autour de Staline, ou des foudades khrouchtchéviennes ; mais il suffisait à cette URSS brejnévienne, comme à toute dictature traditionnelle, d'imposer le silence, ou plutôt dans son cas, passé oblige, un vague acquiescement

à des rites formels. Et le roman s'inscrit dans la perspective d'un « il n'y a pas d'alternative », promis à une autre carrière sous d'autres cieux. D'où le document historique. Même si ce n'est évidemment pas la seule manière de lire le roman. A chacun de se débrouiller...

—Éric Vial

Jeunesse

Scott WESTERFELD

Léviathan

(Leviathan)

Pocket, « Jeunesse » septembre
2010, 442 p., 19 €

Les vieilles ficelles du récit populaire sont increvables. De façon générale, il est d'ailleurs difficile de crever une ficelle. On a donc ici, sur fond de *steampunk* massif, deux figures des plus traditionnelles, et des plus propres à accrocher les pré-adolescents, et quelques autres : le prince dépossédé, orphelin devant se battre presque seul pour sa survie et éventuellement son rétablissement dans ses droits, et la jeune fille se faisant passer pour un homme afin de s'engager dans une armée où l'on suivra ses exploits. Tous deux bourrés de talents (au prix d'un très réel apprentissage), mais aussi capables de gaffes monumentales, surtout le garçon. Et malgré une incompatibilité initiale de pays et de milieu, avec des histoires vouées à converger au fil de chapitres confirmant un principe datant de l'antiquité latine : les muses aiment les chants alternés. Pour la précision, le prince découvre en même temps et la mort de ses parents, et sa dépossession, et la félonie qui l'entoure, et le statut qu'il pourrait revendiquer et dont ignorait jusque-là toute l'étendue. Et la jeune fille est elle aussi orpheline, d'un père qui a beaucoup fait pour son éducation et une vocation d'aéronaute, et n'a aucune appétence pour le destin de dame post-victorienne comme-il-faut que lui prépare

le reste de sa famille. Pour la précision aussi, le recyclage des ficelles du récit populaire ne va pas jusqu'à la reprise de la caractérisation traditionnelle des personnages secondaires, et on cherchera en vain le compagnon d'aventure à vocation comique (Haddock, Obélix, Fantasio) ou le vieux puits de science quelque peu distrait (Tournesol, Panoramix, Champignac), ce qui pourrait être une bonne chose car faisant échapper à un schéma inusable mais très utilisé, mais renvoie plutôt à la faiblesse extrême de la caractérisation de la plupart des personnages secondaires.

Les deux personnages principaux, voués à converger, évoluent dans un univers *steampunk*, donc cousin éloigné du nôtre, à l'été 1914. La géopolitique est supposée être celle que nous connaissons, du moins dans ses grandes lignes. Angleterre, Russie, Serbie et France d'un côté, Autriche et Allemagne de l'autre. L'empire ottoman penche vers ce second groupe. La Suisse est naturellement neutre. L'Italie semble laissée dans les limbes d'un flou total, à en oublier à un certain moment qu'elle a une frontière commune avec l'Autriche. L'existence d'autres pays neutres ou provisoirement tels est manifestement oubliée. De quoi supposer que l'on a affaire à une Europe quelque peu simplifiée, vue depuis l'autre côté de l'Atlantique. Les deux camps en présence ont été par ailleurs fortement homogénéisés. D'un côté, les « darwinistes » héritiers d'un Darwin qui aurait percé les secrets de l'ADN un bon siècle avant sa découverte réelle, d'où le développement d'une faune domestique artificielle fournissant énergie mécanique, moyens de transport voire armes et gadgets divers, bovidés gigantesques, éléphants modifiés ou mammoths ressuscités, pacifiques loups géants, oiseaux et lézards répétant les messages qui leur ont été confiés, méduses gonflées à l'hydrogène et jouant le rôle de ballons captifs, ou le léviathan éponyme, sorte de baleine creuse volant également grâce à l'hydrogène fournie par d'autres bestioles

elles-mêmes nourries par le miel d'abeilles sans dard, parcourue par les lézards sus-cités ou par de curieux chiens à six pattes voués à la recherche des fuites de gaz, et abritant des faucons de combat qui déploient des toiles d'araignées gorgées d'acides, ou des chauves-souris nourrie de figues farcies de pointes de flèches, ces dernières pouvant être expulsées par les voies naturelles, sur commande, pour hacher menu un quelconque objectif. On y ajoutera des animaux naturels, dont un loup marsupial australien, espèce qui n'avait d'ailleurs pas disparu de notre réalité à l'époque considérée. De ce côté-là, on insiste sur les avantages de machines biologiques capables de se reproduire d'elles-mêmes, et de pourvoir à leur propre sustentation, sans trop insister sur les possibles aléas de la recherche de la dite sustentation. Dans le camp d'en face, chez les « clankers », on fait confiance à la mécanique, et là encore assez peu aux roues mais plutôt à l'imitation de la locomotion animale, effectivement plus tout-terrain, avec des engins de combat bipèdes renvoyant furieusement à la technologie de Star Wars, ou peut-être aux robots japonais des goldorakeries, mais aussi des structures plus stables, à quatre, six ou huit pattes, imitant les chevaux, les insectes ou les araignées. Chaque camp juge répugnant le matériel de l'autre, et ce sont nettement deux civilisations qui s'affrontent, ce qui nous éloigne d'une réalité où la Russie des tsars n'était manifestement pas plus proche des régimes libéraux occidentaux que des empires centraux, et ce qui explique peut-être aussi l'impasse sur une Italie appartenant à un camp au début du conflit, ne participant d'abord pas à ce dernier, et se retrouvant engagé dans le camp d'en face après moins d'un an, pour d'impérieuses raisons de fonctionnement économique et d'ordre social. Encore que pour ce qui est des retournements, une partie de l'histoire en prépare peut-être un, puisqu'il est question de la livraison d'un vaisseau biologique britannique, littéralement encore dans l'œuf, à un

empire ottoman par ailleurs plutôt germanophile, contre l'avis du premier lord de l'amirauté, sir Winston Churchill auquel, certes, le monde doit énormément lors d'un épisode ultérieur, mais qui avant cet épisode crucial n'avait guère été remarquable par la justesse de ses vues. Bref, le schéma général a été dessiné à la hache, et la scène initiale où le petit prince pas encore dépossédé joue aux soldats de plomb, faisant s'affronter les deux camps par delà des fortifications faites d'un coupe-papier, d'un encrier et de quelques stylos à plume révèle sans doute l'origine de l'ensemble, la rencontre fortuite de petits soldats, de robots divers et d'animaux en plastiques, d'échelles variées. Mais après tout, cet aveu de la dimension ludique de l'opération est tout sauf antipathique, et les incohérences par rapport à notre monde n'engagent que le lecteur par ailleurs vaguement historien, qui en doit pas constituer le cœur de la cible visée. D'autres passeront là-dessus sans même remarquer l'obstacle, et se délecteront du mélange de jouets d'enfants transformé en roman.

Ou plutôt en romanS, car il s'agit là, selon une méthode bien éprouvée, du premier tome d'une trilogie. On peut d'ailleurs s'interroger sur le choix de publier un volume par an, les suivants étant annoncés en version française pour septembre 2011 et 2012 : il n'y a pas forcément de quoi fidéliser le jeune lecteur, le miracle Harry Potter n'étant pas reproductible à volonté. En tous cas, on a affaire à un volume de mise en place, où il s'agit de faire se rencontrer les deux personnages principaux, avant de les envoyer en direction des Ottomans déjà évoqués. Exposition qui n'empêche pas quelques morceaux de bravoure : d'un côté, un vol libre à bord d'un aérostat pas vraiment conçu pour cela, des démonstrations de l'équipement et du fonctionnement du léviathan, dont un atterrissage en plein Londres, une bataille aérienne plutôt rude l'impliquant également, son naufrage sur un glacier alpin ; de l'autre, une fuite précipitée, des

tentatives plus ou moins réussies pour se ravitailler, l'affrontement avec des poursuivants peu amènes, le repli dans un refuge isolé ; et une fois tout le monde réuni en terrain emblématiquement neutre, une rencontre houleuse, des échanges d'otages, des mensonges réciproques, un ennemi commun à affronter, une coopération forcée, et non moins emblématiquement, au-delà de la fusion relative des deux groupes, la fusion de leur matériel, puisqu'il fait le montage des moteurs de la machine bipède endommagée sur la baleine géante pour que celle-ci puisse reprendre sa route sous le nez d'ennemis aussi dangereux pour le prince dépossédé que pour la demoiselle grimée en aspirant.

On ne se plaindra évidemment pas que les ficelles soient grosses, que les prémices d'un coup de foudre soient manifeste, que la convergence des deux histoires soit évidente dès l'origine, ou de l'identité du petit prince et son rapport avec l'attentat de Sarajevo. De deux choses l'une (l'autre, c'est bien connu, étant le soleil) : si l'on connaît un peu la situation réelle, on apprécie le jeu de décalage et on apprécie aussi de deviner avant les personnages une partie de ce qu'ils ignorent, selon un mécanisme de valorisation du lecteur à peu près aussi classique dans le roman feuilleton traditionnel que le sont les deux archétypes servant ici de personnages principaux ; l'autre situation revient à se laisser conduire par l'histoire en la découvrant sans références, pour un très possible jeune lecteur ignorant fortement le passé, ce qui est une tendance à vrai dire naturelle mais aggravée par la politique de l'actuel (2010) ministère français de l'Education nationale, entre idiosyncrasies pédagogisantes accumulées de longue date et volonté plus récente de complaire à un très haut personnage de l'Etat (toujours 2010) dont on sait l'allergie à ce qui peut ressembler à une vague culture ou à une pensée organisée : les motifs de lamentation ne manquent pas mais ne concernent ni ce livre, ni sa réception potentielle. Et si on

peut être plus sceptique quant à l'intérêt des illustrations, bien près de cinquante, souvent pleine page mais tendant aussi vers le cul-de-lampe, qui semblent destinées à asphyxier l'imagination plus qu'à la faire fonctionner, il faut bien reconnaître qu'elles donnent au volume de vagues allures d'éditions Hetzel des romans de Jules Verne, ou d'ersatz au Livre de Poche de ces dernières plus faciles à trouver, et que cela peut avoir certain charme.

Que dire d'autre ? Que le lecteur adulte, et même quelque peu engagé vers la sénescence, peut largement trouver du plaisir à cette lecture, ce qui n'est déjà pas mal, surtout du point de vue de *KWS*. C'est peut-être un effet de la nostalgie de l'enfance, mais c'est comme ça, ça vaut d'être noté, et cela devrait justifier un compte-rendu ici. Non mais.

—Eric Vial

Science Fiction

Tad WILLIAMS
Autremonde 7 : Le
Chant des spectres
(Otherland: Sea of Silver
Light)

Pocket, « SF » n° 7035, juin 2010,
 696 p., 11 €

Fuyant la destruction annoncée du monde virtuel, copie de la mythique cité de Troie, où ils se trouvaient, Renie Sulaweyo, !Xabbu et Sam Fredericks n'en restent pas moins piégés au cœur d'Autremonde, cet immense réseau de réalité virtuelle appartenant à la J Compagnie. Pire, encore, ils sont contraints de faire alliance avec celui qui était le maître de ces mondes virtuels, Félix Jongleur. Lui aussi est coincé dans le corps d'un avatar, au milieu de ces univers en pleine déliquescence, depuis que Terreur, son âme damnée et son

exécuteur des basses œuvres, s'est retourné contre lui. De son côté, égaré dans le monde des insectes, Paul Jonas, qui sent monter en lui d'étranges réminiscences d'un passé qu'on avait gommé de son esprit, a la bonne surprise de retrouver Martine Desroubins, Florimel et T4b, d'autres naufragés d'Autremonde comme lui, même s'ils sont poursuivis par les terrifiants séides de Terreur. Dans le monde réel, les inspecteurs Calliope Skouros et Stan Chan se voient retirer l'enquête qu'ils menaient sur John Mordred Dark plus connu sous le nom de Terreur, tandis que Long John Sulaweyo, aidé par Jeremiah Dako et Del Ray Chiume, fait de son mieux pour protéger les caissons où reposent les corps inanimés de sa fille Renie et de son ami !Xabbu. Quant à l'énigmatique M. Sellars, il commence enfin à dévoiler quelques bribes de son mystérieux passé.

Le Chant des Spectres est la première partie de l'ultime chapitre de la tétralogie d'Autremonde écrite par Tad Williams (publiée aux États-Unis par Legend Books entre 1996 et 2001). Plus connu pour ses œuvres de fantasy (*L'Arcane des épées*, *Les Royaumes des marches*), le romancier fait là une incursion sur les terres de Bruce Sterling et William Gibson. Pourtant, même si les aventures de Renie et des nombreux autres personnages créés par Tad Williams nous entraînent dans des mondes virtuels, l'auteur d'Autremonde leur fait découvrir des univers qui, par la forme, appartiennent plus à la *fantasy* qu'à la science-fiction classique ou à sa variante cyberpunk. Les naufragés d'Autremonde visitent ainsi des mondes qui sont de fascinantes déclinaisons de légendes ou de contes bien connus. Quant à la quête que Renie et ses compagnons mènent, elle rappelle furieusement la trame classique d'un roman de *fantasy*.

Dans cet avant-dernier chapitre de sa saga, Tad Williams fait avancer en parallèle le destin d'une bonne trentaine de personnages principaux et tout particulièrement celui de Renie qui s'est

donnée pour mission de retrouver son jeune frère prisonnier d'Autremonde. Séparant cette dernière de ses compagnons de route, il la plonge dans un univers de contes de fées déjanté car réinterprété par une intelligence artificielle qui s'éveille à la vie. Jouant avec les mots et les concepts, il crée un monde étrange où aucune règle humaine, ni aucune logique n'ont cours. Cette multiplicité de héros pourrait nuire à la lisibilité d'*Autremonde*, cependant, tel un moderne Homère, Williams parvient à donner un corps et une âme à chacun de ses personnages et c'est avec plaisir et intérêt qu'on les suit au fil des vingt-deux chapitres qui composent ce *Chant des Spectres*.

Dans les plus de 690 pages de ce roman, Tad Williams met doucement et méthodiquement en place les pions de son gigantesque jeu d'échecs pour le final qui s'annonce.

—Philippe Paygnard

Science Fiction

***Asimov's Science
Fiction, July 2010***

(Vol. 34, n° 7)

Revue dirigée par Sheila Williams
Dell Magazines, 112 p., \$ 4.99

Si *KWS* n'est pas connu pour son suivi méticuleux de l'actualité, il ne me déplaît pas à l'occasion de jeter un coup de périscope sur l'état de la SF américaine du moment. A titre d'échantillon, prenons un numéro de ce qui reste la revue la plus prospère du genre.

Première remarque : grand classicisme dans la présentation. On commence par un éditorial qui célèbre les succès de la SF, on termine par une page de listes de conventions (toujours assurée par la même personne depuis les débuts de la revue dans les années 1970 !), et les textes sont classés en nouvelles (*short stories*),

novelettes et *novellas*, selon leur longueur.

Un point de vue répandu à une époque (je l'ai entendu épousé par James Gunn, si je me souviens bien) était que la *novelette*, récit un peu plus long que la nouvelle classique, incarnait la longueur idéale pour la SF : cela reste un texte court, qui se concentre sur le ou les concepts présentés (plutôt que sur la vie entière d'un personnage, disons), mais on a sur 30 pages la place d'expliquer les choses, de donner un arrière-plan, d'étoffer par l'explication apparemment rationnelle l'étonnement responsable de l'attrait initial. Ce numéro d'*Asimov's* présente deux *novelettes*, et je suis au regret de rapporter que ce sont les textes les plus ennuyeux (les plus classiques ?) de ce numéro. On dirait que ces textes compétents ont été, grâce aux quelques pages de plus, surchargés de bagarres, et autres péripéties pour le plaisir de la péripétie. « The Jaguar House, in Shadow », d'Aliette de Bodard, pourrait difficilement se passer d'action violente, située qu'elle est dans le milieu des guerriers de la société aztèque (moderne) postulée par l'uchronie dans laquelle l'auteure situe l'essentiel de sa production. La motivation profonde du texte m'échappe, mais il prend peut-être son sens à la lecture des autres composantes du cycle. « Haggle Chips », de Tom Purdom, est curieusement construit : les péripéties de l'action y sont entrecoupées par des paragraphes de description de l'arrière-plan — une société axée sur le commerce, où des comportements comme le kidnapping donnent lieu à négociation plus qu'à répression. Il y a quelque chose des théories libertariennes, ou du retour au Moyen-Âge, dans ce brigandage poli. Malheureusement, le côté heurté de l'exposition sent plus la maladresse que l'avant-gardisme.

Les nouvelles sont sauvées par l'humour, ou l'émotion. Kristine Kathryn Rusch nous tire un sourire en coin avec son bref guide des consignes de sécurité pour passagers de vaisseau interstellaire

(mais avouons que ce genre de chose a déjà été fait il y a quarante ans, et plutôt mieux). D. T. Mitenko, par contre, nous présente les tentatives de son protagoniste pour assassiner l'extra-terrestre qui lui a piqué sa petite amie avec un humour dévastateur (et pas mal d'originalité dans l'invention de situations). Alice Sola Kim, dans « The Other Graces », pratique un registre bien différent : le texte est situé dans un futur proche qui pourrait être notre présent, et suit avec un point de vue à la fois objectif et subjectif (on apprendra pourquoi) les affres d'une adolescente américano-coréenne, qui se désole de ne pas être aussi intelligente et aussi mignonne que l'image qu'on peut avoir des jeunes Asiatiques. On sent le vécu, on éprouve la tristesse, il y a une pointe d'élément scientifique, bien entendu, mais le texte menace toujours de ne se réduire qu'à une description réaliste, peut-être autobiographique, et néanmoins excellente. Une auteure à suivre, mais on aimerait la SF (et le nez) en plus.

En dernier dans la pagination, en grosses lettres sur la couverture, une novella de Robert Reed qui est effectivement un mini-roman (avec le même thème, bien des tâcherons auraient pondé une trilogie), « A History of Terraforming ». Tout au long de la vie de son protagoniste, Simon, nous parcourons le Système Solaire, au gré des tentatives de l'humanité de s'aménager de nouveaux biotopes. Dans bien des ouvrages, cette entreprise est traitée sur un mode triomphaliste, ou tout au moins exaltant (voir Kim Stanley Robinson, qui tout écologiste qu'il soit, et bien qu'il mette en scène un groupe de préservateurs de la planète, a bâti une de ses œuvres les plus connues sur l'épopée de la terraformation de Mars). Ici la terraformation connaît autant d'échecs que de succès, qu'ils soient symptômes d'une insuffisance technique ou conséquences des dissensions violentes de la société humaine. J'ai toujours un problème avec Robert Reed, dont je trouve les textes bien faits, mais profondément déprimants —

son protagoniste est ici décrit, par exemple, comme « a quiet disappointment of a soul » (p. 90), ce que je trouve assez représentatif. Mais je dois aussi dire que les instantanés de sa vie (longue de plusieurs siècles) que nous montre l'auteur sont autant de petites nouvelles redoutables d'efficacité, et qui en fin de compte bâtissent un tout plus grand que la somme de ses parties, et révèlent du tranquille Simon un portrait beaucoup plus complexe qu'au prime abord. Bravo donc, pour ce texte qui mérite à tout point de vue sa mise en exergue.

Je n'ai pas fini de faire le tour des rubriques, mais, comme les autres revues américaines de SF, *Asimov's* n'en compte guère ; on trouvera dans ce numéro deux poèmes, une chronique de Robert Silverberg (qui prit il y a bien des années la succession d'Asimov lui-même), et un article sur les livres de Paul DiFilippo, qui se distingue par des choix de sujets originaux, et des avis pénétrants et très bien écrits.

Asimov's est devenu un peu cher, mais reste une affaire pour les affamés de SF en mode court. Avec le risque que l'on doit accepter de rencontrer au cours des mois des textes de plus ou moins haut niveau dans les pages de la revue.

—Pascal J. Thomas

• abonnement un an (outremer) \$ 65.90

www.asimovs.com

Science Fiction

Bifrost n° 59

*(J. G. Ballard : autopsie
d'un monument...)*

Revue dirigée par Olivier Girard
Le Béliar', juillet 2010, 192 p., 11 €

Bifrost nous a habitués à ses dossiers sur les grandes figures du genre. Vu l'enthousiasme que Ballard a toujours suscité en France parmi les connaisseurs

de SF, et parmi nombre d'auteurs, il était fatal qu'un numéro lui soit un jour consacré.

Il était bien entendu dangereux de chercher une texte inédit de l'auteur à publier, alors qu'est en cours la publication d'une intégrale de ses nouvelles. Si le récit déniché (« Autobiographie secrète de J. G. B.*** ») est mineur et très court, il communique une ambiance de vieillesse, de retour sur une vie passée qui s'accorde bien avec l'ambiance générale du numéro.

On peut dire la même chose des quatre textes d'auteurs français — hélas, en un sens. Barbéri, et surtout Mucchielli, en font des tonnes pour faire du Ballard, et plus précisément du Vermilion Sands. Je ne crois pas que ce soit précisément rendre hommage à leur illustre modèle. Jean-Pierre Andrevon choisit de mettre en scène un Ballard ressuscité retournant en archéologue sur sa vie ; un robuste métier lui permet de produire un texte toujours prenant, sans être un chef-d'œuvre. Jean-Claude Dunyach, dans « Perspectives de fuite », tire mieux son épingle du jeu, sans doute parce que sa combinaison de sexe, de machines en voie de détérioration et d'esthétisme raffiné vient de sa propre inspiration, et ne retrouve Ballard qu'après être passé par un cheminement original. Ce qui nous vaut une très bonne addition au canon dunyachien.

C'est le matériel critique qui constitue l'essentiel de ce numéro ; sur Ballard, des études (dont un point de vue original de Dunyach, lui encore), et surtout des interviews où l'homme se révèle toujours inattendu, toujours à côté de là où le voudraient ses admirateurs (avec sa défense de l'énergie nucléaire, par exemple). Et amateur de SF malgré tout. Ce qui montre peut-être que les artistes ne sont pas les mieux placés pour analyser leur œuvre, mais nous vaut de bonnes pages de lecture. Le passage en revue de ses livres majeurs restera comme une référence.

N'oublions pas que les rubriques habituelles de *Bifrost* sont toujours

présentes — même si réduites à la chronique de Pierre Stolze, à l'excellent article de vulgarisation de Roland Lehoucq, et à l'irremplaçable rubrique de critiques de livres.

—Pascal J. Thomas

• Editions du Béal, 50 rue du Clos, 77670 SAINT MAMMÈS, www.belial.fr

abonnement un an (5 numéros) : 45 €

Science Fiction

Dimension Suisse

Anthologie de science-fiction et de fantastique romande

Anthologie présentée par Vincent Gessler & Anthony Vallat

Black Coat Press, « Rivière Blanche » coll. « Fusée » n° 09, mai 2010, 270 p., 20 €

Parfois les plis de la grammaire recèlent en leur sein plus de sens qu'il n'y semble. Si *Dimension Suisse* situe simplement cet ouvrage dans le maillage mondial de l'imaginaire que « Rivière Blanche » entreprend à sa modeste et sympathique échelle, le sous-titre pose clairement les choses : qu'il s'agit de la partie francophone de la confédération, et surtout que c'est l'anthologie qui est romande — et non le fantastique et la SF, qui ne présentent guère dans ce coin de la francophonie de trait distinctif ; tandis que se met en place un sens d'appartenance entre les praticiens romands des genres de l'imaginaire. Nous y reviendrons.

Se rangent donc sous l'insigne de la fusée une poignée de textes franchement fantastiques. Le classicisme de la thématique n'y est pas un inconvénient, quand il est racheté par l'intensité émotionnelle — c'est le cas dans « Puni », de Thibaut Kaeser, qui vous prend aux tripes même si vous avez déjà vu le film *Le 6^e Sens*. Et beaucoup moins dans « Parfois

mon reflet », d'Yves Renaud. « Cette ville qu'ils appellent Sanzu », d'André Ourednik, est d'un abord plus complexe ; le cadre de dislocation temporelle et de présence de démons renvoie à la SF et à la *fantasy*, et l'expression à mon avis trop recherchée peut diluer l'impact émotionnel du contenu.

Ayant amorcé le glissement vers la *fantasy*, et bien qu'aucun texte du recueil n'en adopte les tropes emblématiques, je mentionnerai deux textes où la conjecture ne se double pas de rationalité. « Divergence », de Daniel Alhadeff, imite la manière et la matière d'un texte de proto-SF de la Belle Epoque (quand le spiritisme pouvait passer pour science). Bien fait dans son genre, mais l'intrigue est décidément trop schématique. Sébastien Gollut, dans « Ceux qui marchent », nous présente une tribu d'humains contraints de marcher sans cesse pour compenser la (très lente) rotation de leur planète et maintenir le soleil au zénith, sous peine de congélation. Malgré l'invocation de la mécanique céleste, un peu de réflexion ôte toute vraisemblance au texte (que mangent-ils ?), sans le dépouiller de sa force dramatique — la découverte par un enfant de la dureté du monde.

Qui bene amat bene castigat : j'ai tendance à être plus exigeant sur la logique, sur le sentiment de complétude de l'intrigue, pour les textes que je range dans la SF. A cette aune, un certain nombre de nouvelles du recueil me laissent un goût d'inachevé. Autant dans « Au-dessus de Shibuya », de Sébastien Cevey, que dans « Jay, le basset et le gitan », de Denis Roditi, la révélation d'une nouvelle réalité met plus ou moins un terme au récit. Même si la réalité virtuelle hallucinatoire de Cevey et (à un moindre degré) la critique par l'absurde de la société de consommation de Roditi ne manquent pas de sel, je reste sur ma faim. « Partir, c'est mourir un peu », de Jean-François Thomas, est beaucoup plus développé, le portrait du protagoniste beaucoup mieux broissé, mais la révélation

cruciale (sur les conséquences terribles de la téléportation, découverte appliquée uniquement à des fins militaires) me semble trop rapidement amenée, et pas assez exploitée.

Je passerai rapidement sur le poème de Tom Hass, objet littéraire amusant et étrange (ne serait-ce que par l'âge de son auteur), et sur « Les Miens », de Robin Tecon, qui relève d'une SF terriblement classique même si correctement exécutée.

Les trois meilleures nouvelles de SF du recueil me semble être celles de Laurence Suhner, Lucas Moreno et François Rouiller. Suhner, dans « Homéostasie », nous plonge dans le cauchemar d'une Terre en train de mourir, qui se raccroche à une lueur d'espoir : recourir aux pouvoirs psi de la protagoniste pour découvrir une motivation derrière la catastrophe. Avec la vénéneuse conclusion d'une réponse inattendue. Noirceur garantie. Moreno, dans « L'autre moi », nous faire suivre la recherche psychanalytique des souvenirs enfouis de son protagoniste. Qui le mène au voyage dans le temps pour essayer d'améliorer une enfance gâchée par un père violent, sous l'égide des IA (qui ont essentiellement remplacé les humains pour toutes les professions supérieures). Bien entendu, ici aussi les résultats escomptés ne sont pas au rendez-vous. En dépit de la richesse du texte, j'aurais aimé que le nœud de l'intrigue se découvre de façon plus progressive, et que l'horreur psychologique de l'enfance battue soit plus sensible. Rouiller, dans « Remugle en neurocratie » est beaucoup plus politique et proche de notre époque. La présidence a demandé à une équipe (ultra-confidentielle) de neurologues de faire avancer leurs recherche sur la manipulation des consciences pour s'assurer du résultat des prochaines élections. Rebelle, une jeune chercheuse est à l'affût d'une faille pour saboter la sale besogne de ses collègues. Malgré une description à grands traits des tensions au sein de l'équipe scientifique, le texte est aussi jouissif qu'original, par son

traitement sans fard du machisme académique, par son retournement du rôle des personnages, par son humour.

Au total, une sélection d'un bon niveau général, et d'une lecture toujours au moins agréable. Le tout est agrémenté, de façon peut-être superflue, d'une histoire de la SF suisse romande par Jean-François Thomas. Superflue, car le même a publié l'an dernier une très bonne anthologie historique sur le thème¹², dotée d'une excellente introduction. L'homme connaît tellement son sujet qu'il a du mal à ne pas se répéter. Alors il raconte la même histoire (forcément) dans un ordre différent.

Ce qu'on peut souhaiter de mieux au présent recueil est qu'il se constitue en chapitre suivant de cette histoire. Je m'explique. La SF suisse romande est en bonne partie « hors genre », faite de textes au contenu spéculatif mais sans conscience de se placer dans la tradition de la SF. Avant que le genre se constitue et prenne la place qui est la sienne aujourd'hui, c'était la seule qui pouvait exister. La date de cette prise de conscience de genre (et de sa reconnaissance par un public) peut se situer dans les années 1950 en France, elle semble plus tardive en Suisse francophone. La présente anthologie d'inédits, même si elle entrelace les textes des « jeunes » et des plus anciens, ou moins spécialisés, témoigne de la constitution d'un milieu SF romand, centré autour d'une nouvelle génération née dans les années 1970, qui a toujours connu la Maison d'Ailleurs (celle de Patrick Giger), a créé ses propres institutions (rencontres régulières, atelier d'écriture...), et publie ses premiers romans (Gessler, Cevey, Jaccaud...). Voir la préface, et la fin de l'article de Jean-François Thomas, pour plus amples renseignements. De quoi nous promettre d'alléchantes découvertes.

—Pascal J. Thomas

12. *Défricheurs d'imaginaire*, Bernard Campiche Editeur, chroniqué dans KWS n° 65-66, juillet 2010.